



CONFÉRENCE
des évêques
de FRANCE

ÉCOLOGIE INTÉGRALE

ASSEMBLÉE PLÉNIÈRE DES ÉVÊQUES DE FRANCE

LOURDES / NOVEMBRE 2019

OUVERTURE

LA MARQUE DE L'HISTOIRE

MESSAGE D'OUVERTURE

PAR MGR ÉRIC DE MOULINS-BEAUFORT

ARCHEVÊQUE DE REIMS
PRÉSIDENT DE LA CONFÉRENCE DES ÉVÊQUES DE FRANCE

Chers amis,

La prière des Laudes nous a fait entrer dans notre Assemblée d'automne. Nous en entamons donc la première séquence. Nous la consacrons à ce que l'on peut appeler la «contrainte écologique». Le train ayant fait défaut à quelques-uns, notre bilan carbone ne sera pas aussi bon que possible... La pluie ne nous a pas empêchés de prier devant la Grotte. Enfin, je vois que chacun a trouvé place, dans ce format inédit de notre hémicycle.

Quelques explications sur ce que nous allons vivre pendant trente-six heures. Comme j'ai pu l'écrire aux évêques, le Conseil permanent, en se réunissant en juillet, s'est demandé ce qui, de notre époque, marquerait l'histoire.

La révélation des agressions sexuelles et des abus de pouvoir commis par des prêtres à l'encontre de mineurs ou de personnes vulnérables restera, c'est certain. Elle exige un travail continu de la part des évêques, nous y sommes engagés, nous allons le poursuivre. Nous en prendrons le temps jeudi et vendredi.

Trois autres sujets se sont imposés à nous: les migrations qui changent de nature en ce temps, ensuite toutes les questions autour de la bioéthique et des transformations de la famille mais surtout la contrainte écologique,

avec tout ce qui la constitue aujourd'hui, nous a paru être le fait qui marquera l'histoire. Le drame des migrations, lui-même, dépend pour une part et dépendra sans doute davantage encore des conséquences du changement climatique que l'on observe, quelles qu'en soient les causes. La bioéthique pose la question du rapport entre notre vie quotidienne et la technique, question que finalement l'écologie et notre société nous obligent à se poser de manière beaucoup plus ample.

Notre époque restera dans l'histoire comme celle où l'humanité a pris conscience des limites des ressources de la planète et de la transformation nécessaire des modes de production et de consommation, c'est-à-dire des modes de vie. Comment en sortira-t-elle? Nous le verrons, si Dieu nous prête vie. Et nous, que disons-nous en ce temps, qu'avons-nous à dire, nous, disciples du Christ? Quelle bonne nouvelle faire entendre? Grâce en soient rendues au pape François, nous avons *Laudato Si'*. Mais qu'en faisons-nous? Avons-nous pris la mesure des richesses que cette encyclique contient? Le synode sur l'Amazonie a fortement mis en valeur l'enjeu écologique et humain de la grande forêt et des peuples qui l'habitent encore, car la force de la réflexion du pape François est de lier la question écologique et la question humaine. Le souci de la «maison commune» requiert de veiller à ce qu'elle soit avant tout une maison

pour les pauvres du monde. Comment porter l'Évangile du salut dans le monde qui sent de tous côtés les limites du cosmos et qui peut s'inquiéter de la place de l'humanité? Que disons-nous aux jeunes qui auront à vivre dans un tout autre monde que celui des « Trente glorieuses » qui a vu grandir la plupart des évêques?

Je souhaite la bienvenue à Lourdes aux diocésains invités par les évêques. Merci à vous tous pour le temps que vous prenez sur votre vie professionnelle, familiale et sociale pour venir nous aider, nous évêques, et aider vos diocèses respectifs à intégrer désormais dans leur mission la parole du Salut à faire entendre dans ce monde que les transformations nécessaires peuvent inquiéter. Nous voilà un peu serrés dans cet hémicycle, c'est la rançon de la synodalité. Votre présence nous permet d'en introduire une dose, modeste mais, espérons-le, significative, dans notre Assemblée dont la nature est avant tout collégiale.

Je remercie les représentants des autres confessions chrétiennes et les représentants des conférences épiscopales d'autres pays d'Europe. Ils sont nos partenaires habituels. Vous avez accepté de nous accompagner dans cette réflexion. Je salue aussi les directeurs des services nationaux de la Conférence des évêques: leur participation à nos travaux garantit que nous engageons des suites concrètes dans tous les domaines de la vie ecclésiale. Enfin je voudrais saluer la présence du bureau de la CORREF, à travers lequel l'ensemble des composantes de la vie de l'Église se trouve ici présente.

Mais, surtout, je souhaite, au nom des évêques, la bienvenue aux intervenants qui vont nous aider à prendre conscience du phénomène et des changements qu'il suscite. Je les remercie d'avoir accepté de venir nous parler selon ce qu'ils sont. Les uns et les autres, chacun à sa manière, ont changé de vie pour adopter un style de vie plus conforme aux limites de notre planète. Certains des évêques connaissent déjà bien ce qu'ils vont évoquer, d'autres découvri-

ront sans doute un monde nouveau. Je crois que nous entendrons aussi un type d'expression un peu nouveau pour nous mais nous nous en réjouissons.

Avec le Conseil permanent, je voudrais sans attendre remercier nos frères évêques: vous avez accepté de jouer le jeu devant la nouvelle thématique que nous avons décidée pour vous et les modalités de travail différentes de nos habitudes que nous avons choisi de mettre en œuvre. La séquence que nous allons vivre maintenant fera l'objet d'une évaluation précise. Si l'intérêt de la thématique se confirme, nous pourrions l'approfondir au long des Assemblées à venir: avec des agriculteurs et des industriels, en examinant la dimension sociale de la transition écologique, avec des scientifiques et des techniciens, avec des philosophes et des théologiens...

Nous espérons sortir de chaque Assemblée avec un désir renouvelé et une capacité plus grande de rencontrer celles et ceux qui, dans nos régions, œuvrent pour ces changements, explorent des techniques nouvelles, osent des modes de vie compatibles avec la taille de l'humanité et les promesses de notre planète et du cosmos. Au terme de ce processus, si nous allons jusqu'au bout, nous devrions avoir enrichi notre perception des défis du monde et dans notre capacité à annoncer l'Évangile du Seigneur Jésus. Face à des perspectives de fin d'un monde ou de fin du monde, nous, chrétiens, devrions être de ceux qui attendent sans panique, comme saint Paul nous le rappelait dans les lectures de ces derniers dimanches.

Notre travail d'aujourd'hui et de demain va s'organiser en quatre temps.

- Ce matin, six interventions de vingt minutes, coupées d'une pause, rassurez-vous.
- Cet après-midi, six ateliers organisés de telle manière que chacun de nous puisse participer à deux d'entre eux. Les évêques et leurs invités diocésains peuvent s'y inscrire à leur guise, soit tous ensemble, soit chacun dans un atelier différent. La pédagogie de

ces ateliers et de la restitution qui en sera faite a été pensée avec l'aide de l'« Université du Nous », un institut fondé pour aider des associations engagées dans la transition écologique à parvenir à des décisions vraiment portées par tous. Cet institut étend de plus en plus son champ d'action vers des institutions et des entreprises et je remercie son fondateur, Laurent van Ditzhuisen. Car la transformation écologique s'accompagne aussi d'une transformation des modes de réflexion, de prises de décisions et de gouvernance. Nous nous laisserons accompagner, guider et aussi surprendre.

- Après le dîner, une veillée artistique et spirituelle a été préparée par les services.

- Demain, Elena Lasida et Fabien Revol nous proposeront leur relecture de ce que nous aurons vécu, une relecture théologique qui aidera ensuite les évêques et leurs invités diocésains à répondre à la question: « Et maintenant, que faire ? » Après la messe et le déjeuner, nos invités nous quitteront et nous leur dirons au revoir. J'annonce dès maintenant que le début de l'après-midi de demain sera consacré à une réflexion proposée par le groupe de travail « Territoire et paroisses ». Nous y bénéficierons de ce que nous aurons vécu aujourd'hui et demain matin.

Notre programme est riche et nous sommes heureux de nous atteler à cette tâche. ■

ÉCOLOGIE INTÉGRALE

DE L'ÉCOLOGIE À L'ENGAGEMENT POLITIQUE

INTERVENTION EN ASSEMBLÉE

PAR M. MAXIME DE ROSTOLAN

Présentation de l'intervenant par Mgr Éric de Moulins-Beaufort

Maxime de Rostolan, vous êtes âgé de 38 ans, vous êtes père de famille, coordinateur du projet « Ferme d'avenir » que vous avez initié en 2013, à la ferme du Domaine de La Bourdaisière. Le journal *Le Monde* présentait ainsi en 2016 le pari que vous vous êtes fixé avec cette exploitation: « *prouver que l'agro-écologie est plus rentable que l'agriculture conventionnelle* » et « *savoir quel revenu un agriculteur avec trois salariés peut générer* », sur un peu plus d'un hectare cultivé, selon les méthodes « *de la permaculture et du bio-mimétisme* ».

De formation, vous êtes ingénieur de l'École nationale supérieure des ingénieurs en arts chimiques et technologiques (ENSIACET), d'où vous êtes sorti comme spécialiste de l'eau. De 2004 à 2007, vous avez fait un tour du monde autour de cette thématique de l'eau. Lorsque vous avez décidé de vous lancer dans cette aventure de « Ferme d'avenir », vous avez pris le temps d'acquérir un brevet professionnel de responsable d'exploitation agricole, parce qu'on ne s'improvise pas exploitant agricole.

Vous avez publié en 2018 chez Larousse, un livre au titre évocateur: *On a 20 ans pour changer le monde. Bonne nouvelle: c'est possible!* L'éditeur le présente ainsi: « *Dérèglement climatique, pollution des sols, épuisement des ressources fossiles, inefficacité énergétique, scandales alimentaires et sanitaires, inégalité entre les populations... Il est temps de se réveiller! Et s'il suffisait de remettre le bon sens au cœur de nos décisions politiques? Concevoir notre société comme un écosystème, qui doit trouver son équilibre autour de trois axes simples: prendre soin des humains, prendre soin de la terre, partager équitablement les ressources.* » Merci déjà de ce que vous allez nous dire.

Bonjour. Je suis ravi d'être ici. Cela fait longtemps que je ne vois plus régulièrement de prêtres; je ne suis plus un «régulier» de la messe depuis à peu près une vingtaine d'années. Dans les bonnes années, c'est une fois à Noël et une fois à Pâques. Pourtant j'ai eu une éducation religieuse, je suis même venu ici au Frat, à Lourdes, quand j'avais quinze ans. C'est à peu près à cette époque que j'ai entériné mon divorce avec l'institution, un divorce d'ailleurs assez générationnel, je pense. En tout cas, c'est ce que j'ai cru ressentir et avec le recul, je pense que c'est surtout le discours qui ne me parlait pas. Je n'adhérais pas, au sens propre du terme.

LE RÔLE DE L'EAU

Après mes études, j'ai effectivement décidé de voyager, de découvrir le monde par moi-même. J'ai acheté un combi Volkswagen, et je suis parti pendant deux ans, sur les thématiques de l'eau. J'ai pris le temps de regarder le monde, j'ai beaucoup lu pour me renseigner. Je ne me suis pas contenté de lire notre monde à travers l'eau, mais l'eau m'a donné un prisme pour comprendre que tout était lié, que tout était systémique. J'ai pu relier les questions de l'eau à l'alimentation, par exemple. Et cela m'a permis de constater que, quand il fallait 15 000 litres d'eau pour faire un kilo de bœuf, c'était un peu dérisoire de demander à quelqu'un d'arrêter le robinet quand il se brossait les dents. Autant lui proposer de renoncer à un steak quand il est au restaurant, cela lui économise 70 baignoires, il a son quota de bains pour l'année.

Cela a permis aussi de relier les questions d'eau avec les questions de consommation, parce qu'évidemment, derrière tout ce que l'on consomme (les T-shirts, les smartphones, les voitures), il y a l'eau. J'ai pu visiter une usine Coca-Cola en Inde. Ce qu'ils font en Inde, ils le font d'ailleurs dans beaucoup de pays. Coca-Cola a acheté deux cents parcelles très bien situées au-dessus des nappes phréatiques.

Ils ont une dizaine d'usines, pliables, qu'ils mettent sur la nappe phréatique. Ils pompent, et quand il n'y a plus d'eau, ils replient l'usine et se déplacent. Au rythme auquel ils vont, dans trente ans, il n'y a plus d'eau en Inde. Et cela ne leur pose pas de problème. Quand je suis allé visiter cette usine, la voiture a dû s'arrêter à cause d'un attroupement autour d'un trou, au fond duquel quelqu'un était à trente-cinq mètres, et creusait pour essayer d'aller chercher de l'eau. Il était d'ailleurs désolé, parce que la pompe qu'il avait lui permettait de remonter de l'eau depuis trente mètres, mais pas depuis trente-cinq mètres. Comme globalement, de mémoire d'homme, l'eau avait toujours été affleurante à cet endroit en Inde, ils faisaient évidemment le lien. Il a probablement fini sa vie comme beaucoup de ses amis paysans, dans un bidonville – nom évocateur d'ailleurs – et quitté son métier de paysan.

On entre dans la dimension politique de l'eau, tout est lié. En arrière-plan, il y a toujours l'argent, et ce modèle capitaliste qui ne sera jamais rassasié, et qui nous propulse à grande vitesse dans un mur, en nous faisant croire que la croissance, qui est sa seule boussole, pourrait être infinie dans un monde aux ressources finies.

En rentrant de ce voyage, en 2007, j'ai décidé de partager et de continuer à explorer le monde, tout en transmettant des messages et des idées. J'ai donc développé une collection d'outils pédagogiques, des affiches illustrées que des générations d'écoliers ont vues dans les écoles, avec la carte de France, le corps humain... de la maison d'éditions Eyrolles, célèbre pour ses outils pédagogiques. En 2007, l'idée était de remettre au goût du jour ce type de pédagogie par l'image, mais uniquement sur des enjeux de développement durable, de biodiversité en ville, d'énergie éolienne, en passant par l'investissement socialement responsable ou les races anciennes de vaches. On a fait plus de deux cents affiches, distribuées par milliers d'exemplaires dans les écoles,

pour sensibiliser les jeunes. On arrive aussi à les envoyer dans les entreprises pour sensibiliser les moins jeunes – ce n'est pas toujours inutile. Bien que persuadé que la pédagogie était absolument indispensable pour amorcer un changement de paradigme, je dois avouer que j'avais quand même un peu de mal à sentir mon impact, je n'avais pas vraiment d'indication sur le changement que je permettais par ma pédagogie.

LE BIOMIMÉTISME

C'est là que j'ai découvert le biomimétisme en 2011 et, avec Gauthier Chapelle que nous accueillerons tout à l'heure, nous avons créé l'antenne française de biomimétrie, une association ayant la vocation de poil-à-gratter auprès des grandes entreprises. Le concept du biomimétisme, pour ceux qui ne connaissent pas, est simple: le vivant a 3,8 milliards d'années d'expérience. Si un milliard d'années était un kilomètre, la Terre a 4,5 kilomètres d'années, c'est-à-dire la distance de l'Arche de la Défense à l'Arc de Triomphe. Le vivant est apparu il y a 3,8 kilomètres et *l'homo sapiens* est apparu il y a 20 centimètres. On a découvert le pétrole il y a 0,15 millimètres! C'est juste pour mettre en perspective.

Les arbres, les coraux, les champignons, les bactéries sont un vivier de technologie absolument incroyable, que nous sommes incapables de reproduire et qui sont des technologies extrêmement résilientes, parce qu'elles ne fonctionnent qu'avec l'énergie du soleil. Elles ne savent pas produire de déchets, et globalement, chaque fois que quelque chose meurt dans le vivant, 20% du vivant en fait sa matière première. Nous, on a inventé 365 polymères, c'est un peu compliqué.

Eiffel s'est inspiré du fémur pour faire sa tour. On n'aurait pas réussi à faire voler un hélicoptère avant d'avoir réussi à filmer une libellule. Dans l'océan, il existe une éponge qui, avec de

la silice dissoute, à pression atmosphérique et à température ambiante, fait du verre plus résistant que celui que nous faisons, nous, avec de la silice pure draguée dans les deltas des fleuves, et à 1500 degrés. La nature est beaucoup plus efficace que nous et nous serions bien inspirés de regarder comment elle fonctionne.

La notion de biomimétisme appliqué à l'agriculture m'a intéressé. C'est un peu ce qu'on pourrait appeler la permaculture. En fait, pourquoi l'agriculture? Parce que j'ai appris, en lisant un peu, qu'en 1940, avec une calorie-fossile (une calorie de pétrole), on savait produire 2,4 calories alimentaires. Aujourd'hui il nous faut sept à dix calories-fossiles – et quinze aux États-Unis – pour produire une seule calorie alimentaire. On a donc divisé par vingt-cinq notre efficacité énergétique pour produire de la nourriture depuis l'époque de nos grands-parents. C'est un peu une insulte à l'intelligence humaine, pour une société qui prétend, en plus, être développée, que d'être 25 fois moins efficace que ses grands-parents. Si on réfléchit un peu, cela fonctionne tant que le baril de pétrole vaut 60 \$. Le jour où il vaut 200 \$ – et je défie quiconque de prouver que cela n'arrivera pas – ou le jour où il n'y a plus de pétrole, comment fait-on s'il nous faut quinze calories pour en produire une seule? J'ai décidé de creuser le sujet et je me suis formé au maraîchage, pour créer une ferme inspirée de la permaculture, ferme expérimentale qui devait servir à prouver que l'agriculture naturelle est plus rentable que l'agriculture chimique.

En 2014, avec ma femme et mes deux enfants, nous avons quitté Paris, pour nous installer à côté de Tours. Pendant deux ans, j'ai mis les mains dans la terre. Mais assez rapidement, j'ai constaté à quel point le pari était irréaliste, parce qu'à moins de vendre des tomates à 27 € le kilo, c'est compliqué de vivre comme maraîcher. Pour information, ils vivent en moyenne avec 1600€ par mois, en travaillant 70 heures par semaine. La permaculture, c'est évidem-

ment superbe, mais ce n'est pas une formule magique, une recette miracle qui permettrait de vivre très bien, avec au moins un SMIC et en bossant 35 heures.

J'ai compris que tout avait été conçu pour pousser l'agro-industrie et la chimie, à force de lobbys, depuis les années 50 et 60, ces fameuses « Trente glorieuses » que, dans notre génération, on a tendance à appeler les « Trente honteuses ». Vous connaissez Monsanto qui, pendant la guerre vendait de l'agent orange ? À la fin de la guerre, ils se sont dit : « *On n'a plus de business, que faire ? On va expliquer que nos produits sont de très bons fertilisants, on va proposer de les standardiser et pour les répandre, on va faire des tracteurs.* » Les marchands de tanks et de chars ont reconverti leurs usines pour vendre des tracteurs. Ceux qui vendaient des barbelés ont fait des barrières et des grillages. Edgard Pisani, qui était ministre de l'agriculture à la manœuvre pendant cette période de remembrement, a confessé il y a quelques années : « *Je regrette tout ce que j'ai fait, je l'ai fait parce que j'ai été fasciné par la toute-puissance des machines.* » Aujourd'hui on paie l'addition.

Et l'addition, c'est quoi ? 80 % des insectes ont disparu en trente ans, en France. 60 % des animaux sauvages ont disparu dans le monde en quarante ans. Chaque fois, on entend que l'homme vit des crises, et à chaque fois il s'en remet. Mais là, on vit la sixième extinction de masse des espèces. Elle est dix mille fois plus rapide que la plus rapide des précédentes et elle est uniquement due à nos modes de vie. L'agriculture, seul secteur qui devrait nous permettre de capter du carbone par l'arbre, par la photosynthèse, émet entre 20 et 40 % des gaz à effet de serre d'origine anthropique. Et le comble, c'est que cela ne crée même pas d'emplois : on a perdu 80 % des emplois dans le secteur agricole depuis 1980. J'ai compris qu'on était plutôt mal engagés et que c'était bien de la survie de notre civilisation, tout simplement, qu'il s'agissait. Je laisserai Gauthier vous donner plus de chiffres. Les scientifiques sont unanimes, à part quelques centaines, à qui on

accorde 40 % du temps d'antenne, quand on gratte un peu, on découvre qu'ils sont payés évidemment par les industriels.

FERME D'AVENIR

Donc j'ai créé l'association « Ferme d'avenir » avec plusieurs pistes d'action.

LA PRODUCTION

Après cette ferme, on en a créé cinq autres, dont une de soixante-dix hectares en Essonne, qui va elle-même être le centre d'un dispositif de souveraineté alimentaire territoriale, pour fournir 15 % des besoins bio locaux et créer deux mille emplois.

LA FORMATION

L'intérêt pour ce sujet est absolument sidérant. 50 % des gens qui veulent s'installer aujourd'hui sont des néo-ruraux, non issus du monde agricole et n'ont pas d'héritage paysan. On a également créé un parcours de compagnonnage avec les migrants.

LE FINANCEMENT

Comme je suis un peu hyperactif, en 2012, j'ai monté une plate-forme de financement participatif, entièrement dédiée à l'agroéconomie, qui a remis aujourd'hui plus de six millions d'euros à trois cent cinquante projets en France. On a aussi lancé le concours « Ferme d'avenir » qui, pour sa cinquième édition, vient de donner en tout plus de deux millions d'euros.

L'INFLUENCE

C'est le quatrième poste d'activité de « Ferme d'avenir ». On avait appelé cela sensibilisation, mais c'est un peu mou et on préfère influence.

ACTION POLITIQUE

Je suis très proche de Nicolas Hulot et j'ai participé aux États généraux de l'alimentation, pour pousser plusieurs amendements, dont un sur la rémunération pour service écosystémique. Il

faut arrêter de considérer que l'agriculteur est à la queue pour produire de la nourriture mais le valoriser pour tout ce qu'il peut apporter au territoire: produire de l'eau potable – s'il est en bio – faire revivre les écosystèmes, entretenir la santé des gens, capter du carbone, créer des dynamiques de territoire. Et en fait tout ceci n'est pas compté. À Munich l'eau n'était plus potable. Ils ont décidé d'obliger tous les agriculteurs à passer en bio et ils les rémunèrent pour cela. Au lieu de donner quelques millions à Véolia, Vinci ou Suez pour faire de l'eau potable, ils ont forcé les agriculteurs à passer en bio, et aujourd'hui l'eau potable est produite par eux, grâce à un sol vivant.

Le vrai problème est qu'on compte mal aujourd'hui, parce qu'un super tanker qui s'écrase sur nos côtes, cela fait du PIB. En fait, il faut démanteler le bateau, il faut nettoyer les côtes, c'est ce qu'ils sont des milliers à faire au Brésil. Il faut refaire un tanker, il faut le remplir, il faut le ramener, cela fait marcher les assurances, cela fait du PIB et c'est de la croissance. Donc un super tanker qui s'écrase sur nos côtes, c'est bon pour le pays. Et à ce tarif-là, un cancer c'est pareil. Le problème vient du fait qu'on ne compte que l'indicateur argent. L'un des plus gros leviers pour enclencher une transition profonde de notre modèle, c'est la comptabilité. Il faudrait ajouter, au capital financier, deux capitaux absolument vitaux qui sont le capital naturel et le capital humain. Il faudrait l'intégrer dans le compte de résultat des entreprises, des organisations, dans le bilan comptable, et annexer les impôts là-dessus. À ce tarif-là, les pollueurs arrêteraient de polluer, c'est mon cheval de bataille.

Sur les onze amendements que j'ai portés lors de la loi des États généraux, celui-ci est passé, mais il a été retoqué par neuf «sages», qui sont des personnes qui ne sont pas élues, nommées par l'exécutif pour être leur cheval de Troie dans le dispositif législatif. Ils ont censuré cela en disant que c'était anticonstitutionnel, ce qui est absolument absurde puisqu'ils ont gardé au moins une dizaine d'articles qui

présentaient les mêmes travers. Je ne veux pas entrer dans le détail, mais c'est là que j'ai décidé d'arrêter «Fermes d'avenir». Je suis allé au bout de l'exercice en montrant qu'on peut bien produire, que les gens veulent se former, qu'on sait financer et que même les parlementaires valident le bien-fondé de cette vision. Si nos institutions ne sont pas en mesure de préserver l'intérêt général, le bien commun, alors nos institutions doivent être modifiées.

C'est là que j'ai commencé à entrer en résistance. À la faveur d'une conférence à Toulouse, en janvier dernier devant cinq cents étudiants, je leur ai demandé s'ils allaient lancer un mouvement de lobbying citoyen. Ils ont tous dit oui. On a parlé jusqu'à quatre heures du matin, à quatre cents! Et une dizaine d'entre eux a abandonné l'école car il n'y a rien de plus important que de réparer le monde. On a fait une petite vidéo, un appel à volontaires qui disait: «*Je suis déterminé; il n'y a rien de plus important, on va essayer d'inventer de nouvelles manières de changer le monde, venez nous rejoindre.*» On a eu plus de huit cent candidatures. Une centaine de personnes sont venues s'installer dans une clinique désaffectée, à Pontivy, un peu monde post-effondrement. Depuis huit mois maintenant, ils habitent tous ensemble, en autonomie alimentaire, énergétique, ils travaillent chez des maraîchers pour avoir de quoi manger. On travaille sur plusieurs sujets :

- le lobbying citoyen, avec des outils à disposition pour se réapproprier la démocratie; sur la Convention citoyenne pour le climat, pour laquelle cent cinquante citoyens ont été tirés au sort, pour les municipales 2020, pour aider les listes participatives à émerger et à se faire élire.
- la mobilisation: avec l'organisation des marches pour le climat, les grèves étudiantes et, plus récemment, des actions de désobéissance civile non violentes, et notamment le blocage du Châtelet.
- l'écriture d'un nouveau récit et l'accompagnement de tous ceux qui veulent se rendre utiles pour changer le monde. On offre un

espace-temps à tous les citoyens qui s'engagent à trouver des choses ou à se rendre utiles.

Voilà un peu de façon rapide mon engagement qui se nourrit de rencontres, qui a forgé mes convictions et qui m'appelle toujours à tenter d'avancer. Je suis ravi d'être ici avec vous et d'avoir pu vous raconter tout cela car je suis convaincu que vous êtes des ambassadeurs exceptionnels pour porter ce message. Je pense qu'il en va du salut de l'humanité. Si les gens ne sont pas tous en condition de pouvoir entendre ou d'accepter la réalité que je viens de dire et que Gauthier va vous rappeler – et qui n'est rien moins que notre propre survie – vous, vous avez comme responsabilité de diffuser les bonnes paroles et que vous devez

absolument le faire. Je vous en supplie : tentez de distiller ces notions d'écologie, de préservation du vivant, de justice sociale et de renouveau démocratique. Dans vos discours, je rêve que cela ait lieu car c'est un sujet susceptible, selon moi, d'embarquer des millions de gens.

Extinction-rébellion, le mouvement dans lequel je m'implique, a pour pilier de dire la vérité. Tous les scientifiques le disent. La vérité, c'est qu'entre 1998 et 2018, l'homme a extrait autant de ressources que l'humanité avant 1998. Si on veut tenir en dessous des deux degrés d'augmentation de température d'ici 2100, il faut laisser deux tiers des réserves de pétrole connues sous le sol. Et au rythme auquel on va, dans six ans, on a brûlé le tiers auquel on a droit. Je vous remercie. ■

DE L'ENGAGEMENT SOCIAL À L'ÉCOLOGIE

INTERVENTION EN ASSEMBLÉE

PAR M. MARTIN CHOUTET

Présentation de l'intervenant par Mgr Éric de Moulins-Beaufort

Martin Choutet, dans sa jeunesse pas si lointaine que cela, a été diplômé de l'université de Paris-Dauphine en gestion, mais il a surtout été ensuite volontaire pour le Secours catholique à Paris.

Il est connu comme le fondateur de l'APA (Association pour l'amitié), qui propose à des jeunes professionnels de vivre en colocation avec des personnes en réinsertion, des sans domicile fixe, en voie de réinsertion, avec ce réseau de l'APA. Il a un peu participé à l'aventure des Enfants de Don Quichotte et il a été conseiller technique du ministre de l'Environnement et du développement durable, pendant quelques années.

Martin, cet été, a été à l'initiative de la première université de l'écologie intégrale qui s'est tenue près de Dourdan, dans la région parisienne, à l'abbaye de Notre-Dame-de-l'Ouÿe, et a réuni des personnes de sensibilités très variées, qui voulaient bien réfléchir et travailler ensemble sur ces questions d'écologie.

Merci de votre invitation. Je suis d'autant plus heureux d'être ici que le sujet est majeur et passionnant parce qu'il touche à tous les domaines. Il nous ouvre de nombreux horizons. Il est bouleversant et ne peut pas nous laisser indifférents. À chaque fois que l'on chemine sur cette découverte des enjeux écologiques, cela ne peut que nous bouleverser, individuellement et collectivement. C'est aussi un sujet exigeant, complexe, avec des interactions très personnelles, à petite échelle, mais aussi parfois des enjeux mondiaux qui nous dépassent. Discerner au milieu de tout cela l'attitude juste, comprendre, n'est pas si simple.

UN ENGAGEMENT SOCIAL

Je commencerai simplement par partager un témoignage sur un cheminement qui me fait avancer sur cet intérêt pour les questions écologiques, qui n'est pas si naturel pour moi. J'avais plutôt en effet, historiquement, un engagement dans le domaine du logement et du lien avec les personnes sans domicile fixe. C'est vraiment un sujet qui me touche depuis de nombreuses années, pour essayer d'apprendre à être moins indifférents, plus engagés, pour contribuer à lutter contre l'exclusion afin que que personne ne soit mis complètement sur le côté, et que personne ne soit obligé de rester à la rue, comme on le voit si souvent. Cet engagement social s'est manifesté pour moi d'abord sur le plan professionnel comme travailleur social, puis pour des services de l'État dans le domaine du logement. Il faut faire le constat que les choses avancent peu et pas assez vite, et tant de personnes restent aux marges, sans que ce soit une fatalité. Cet engagement s'est retourné en un engagement à titre personnel, bénévole, pour vivre avec les personnes sans domicile fixe. C'est mon engagement au sein de l'Association pour l'amitié (APA) qui a démarré il y a treize ans maintenant, grâce au soutien du diocèse de Paris. Elle vise à permettre à des personnes de vivre ensemble dans un même appartement : des personnes sans domicile fixe et des jeunes

volontaires, pour apprendre jour après jour à vivre ensemble, à travers les joies fortes liées à la rencontre et aux difficultés de vivre l'altérité avec des personnes aux caractères, aux histoires si différents. Au-delà des colocations solidaires, les repas des dimanches sont aussi des lieux de rencontre pour qu'après la fête liturgique, la messe, puisse avoir lieu une fête de la rencontre.

Je me permets d'évoquer juste ces sujets-là, parce que finalement ils nous ont plongés naturellement dans des questions qui peuvent être liées à l'écologie, comme la question de la sobriété. Nous avons été engagés dans un apprentissage de vie sobre, avec des espaces partagés, des lieux communs, des ustensiles communs, une simplicité de vie, une interrogation sur nos modes de consommation et d'alimentation. Le témoignage de ceux avec qui l'on vit, des personnes en situation de pauvreté qui ont un mode de vie souvent très écologique, très attaché naturellement au recyclage et à une forme de sobriété souvent bien exemplaire. Au-delà de cet aspect de la sobriété, la question de la relation est centrale, lorsqu'on parle d'écologie, puisque c'est bien le sujet de l'interaction, non seulement de l'homme à la nature, de l'homme à son Créateur, mais aussi des personnes humaines entre elles.

DÉSORDRE ET SOUFFRANCE

Ce chemin ne me conduisait pas forcément à me reconnaître dans une étiquette écologiste quelconque. Quand j'entendais des personnes me parler davantage de ces sujets-là, des personnes engagées dans les potagers solidaires ou qui formaient un groupe *Laudato Si'*, je prenais cela encore comme un sujet différent, lointain, distinct du domaine social. J'avais beau avoir lu l'encyclique *Laudato Si'*, la clameur des pauvres et la clameur de la terre qui est commune ne m'avaient pas encore imprégné. Et finalement il a fallu que je lise un article du *Monde* pour comprendre et avoir une forme de déclic. Je vous lis quelques extraits de cette

tribune du mois de novembre 2017, signée par 15 000 scientifiques de 184 pays. Ils écrivaient : « *Bientôt il sera trop tard. L'humanité ne fait pas ce qui devrait être entrepris de façon urgente pour sauvegarder la biosphère menacée. Pour éviter une souffrance généralisée et une perte catastrophique de la biodiversité, l'humanité doit adopter une alternative plus durable écologiquement, que les pratiques qui sont les siennes. Bien que cette recommandation ait déjà été formulée par les plus grands scientifiques, il y a vingt-cinq ans, nous n'avons pas entendu leur mise en garde.* » Le mot qui a fait « tilt » pour moi est le mot « souffrance ». C'est la prise de conscience progressive qu'il y a un lien direct entre les désordres écologiques et la souffrance infligée à autrui, que nos actes, notre mode de vie ont un impact direct, non seulement sur l'environnement, pris dans son sens large, mais cela ne me parlait peut-être pas suffisamment. Quand j'ai pris conscience d'un enchaînement de causes qui fait que nos modes de vie, nos pollutions ont un impact direct et sont générateur de souffrance, alors j'ai trouvé une forme de connivence entre l'engagement social et l'engagement écologique.

Cela s'incarne dans des choses extrêmement concrètes, des désordres environnementaux, c'est quoi concrètement ? C'est une augmentation du nombre d'ouragans, de tempêtes, de pluies diluviennes, d'inondations. C'est une augmentation du nombre de sécheresses, d'épisodes caniculaires, avec toutes les conséquences sur la santé humaine, avec des personnes qui sont victimes, qui souffrent de ces canicules. On nous annonce pour le milieu du siècle des canicules qui pourraient aller jusqu'à 50° en France même. On voit, avec quelques degrés d'augmentation, comment on le vit. On peut aller beaucoup plus loin, si on continue sur les tendances dans lesquelles on est. Et je ne parle pas des pays les plus pauvres, les plus exposés à ces phénomènes, qui sont évidemment ceux qui souffrent le plus : le manque d'eau, les sécheresses. Les conséquences et les désordres climatiques sont immédiatement générateurs

de nuisances sur les autres, de souffrances de personnes dont la vie est parfois mise en jeu. Cette prise de conscience peut paraître assez simple mais elle nous met en situation de responsabilité. On sait bien que les désordres climatiques, les manques d'eau, les sécheresses vont rendre inaccessibles certaines terres qui étaient cultivées jusqu'à présent, notamment dans les pays les plus pauvres. Des personnes vont devoir se déplacer pour aller chercher dans les espaces voisins des terres arables, que cela va créer des conflits, créer des migrations forcées, des conflits et des guerres. C'est cela les conséquences du réchauffement climatique, ce n'est pas un sujet de gaz à effets de serre seulement. Ce sont les conséquences qui sont le plus interpellantes. Ce n'est pas par hasard si le GIEC (Groupe de recherche intergouvernemental sur l'étude du climat) a reçu un prix Nobel. Pas un prix Nobel de chimie, le prix Nobel de la paix. Le GIEC, qui travaille sur les questions climatiques, a reçu le prix Nobel de la paix pour ces travaux-là. Parce qu'il y a un lien direct effectivement.

Cette prise de conscience m'a donné envie de mieux comprendre ces sujets, pour mieux assumer une forme de responsabilité. On est pris dans quelque chose qui touche peut-être au péché structurel, à notre mode de vie collectif, qui renvoie aussi à une responsabilité ou à un péché individuel, selon la façon dont on se situe dans cet environnement, selon qu'on y contribue ou qu'on y résiste. Quelle est la responsabilité ? Non pas pour être dans une forme de culpabilité, mais sous l'angle de la responsabilité. « *D'abord ne pas nuire* » disent certains médecins. En quoi notre comportement, notre mode de vie collectif crée-t-il ou pas nuisance à autrui ? Avec des victimes qui sont parmi les plus faibles, qui sont les plus pauvres et les générations futures, c'est-à-dire ceux qui ont peu voix au chapitre aujourd'hui. C'est finalement cette conviction de l'importance de prévenir plutôt que de guérir, qui rend responsable. Le sujet des migrations est tout à fait emblématique, les désordres que nous contribuons à créer vont rendre les

conditions de vie de plus en plus difficiles à supporter pour certains, notamment dans les pays d'Afrique dont la population est amenée à doubler d'ici 2050, 1,2 milliards d'Africains aujourd'hui seront sans doute le double en 2050. Ces phénomènes ne peuvent que s'amplifier, cela nous interroge aussi sur la façon dont on accueille, aujourd'hui et demain, les migrants. Aujourd'hui, la réalité c'est qu'il y a des centaines – si ce n'est des milliers – de migrants qui dorment Porte de la Chapelle, sous les ponts, parce que notre pays est en difficulté, cela crée des tensions. Évidemment il faut ouvrir, accueillir davantage ; mais on voit bien que ce n'est pas un sujet facile et il sera encore plus difficile si on ne sait pas anticiper et éviter ces déplacements forcés de populations.

Tout cela pour dire que c'est une question de prise de conscience de responsabilité, que j'ai aussi approfondie à travers des lectures. Je vous en recommande quelques-unes, notamment :

- *Le manifeste pour une écologie intégrale* de Delphine Batho.
- *Finance-climat : réveillez-vous !* de Jean Jouzel, Anne Hessel et Pierre Larroustou.
- *Le facteur 12* de Gaël Giraud pointe de façon très claire le lien entre les questions économiques, les inégalités et les questions écologiques.

C'est dans ce livre de Gaël Giraud que je voyais l'image du Titanic: finalement on ne peut plus s'intéresser simplement à sa cabine et à son petit univers. Il est aussi important de prendre conscience qu'on est sur un paquebot collectif. Il ne s'agit pas simplement de s'intéresser à son association mais on est embarqués sur un bateau collectif, comment est-ce qu'on s'intéresse à la direction qu'on prend collectivement ?

UNE UNIVERSITÉ D'ÉTÉ

Cela nous a poussés à faire aussi l'université d'été qui s'est déroulée sur quatre jours à Notre-Dame-de-l'Ouÿe, et qui avait pour vocation d'être un lieu d'échanges, de rencontres,

de controverses, co-organisée par des citoyens pour aborder les sujets à la fois économiques, sociaux, anthropologiques. On a vu en effet un engouement assez fort sur ces questions, une volonté forte des personnes de se former.

Je pourrais peut-être partager encore quelques réflexions issues de cette université d'été. C'est notamment la peur et la sensibilité du débat sur ces questions: on voit bien que la simple question d'écologie intégrale a généré des crispations; ce qui fait qu'aujourd'hui, ce n'est pas forcément un terme que je mettrais en avant: lier les questions de bioéthique à des questions environnementales, qui sont peut-être plus consensuelles, crée des zones de fractures. On est dans un système, dans une organisation qui rend difficile de créer du lien, du dialogue sur ces sujets-là, avec des histoires, des sensibilités si différentes.

J'ai constaté aussi, dans cette université d'été, le contraste entre la gravité du sujet et la joie des participants: la joie, certes, à travers la rencontre et la convivialité qui ont pu se dégager, mais aussi la joie de comprendre que c'est aussi un système nouveau qu'il s'agit d'inventer, un mode de vie meilleur. L'écologie n'est pas que punitive, ce n'est pas seulement un sacrifice ni un effort de sobriété malheureuse. C'est un effort peut-être de «sobriété heureuse» On peut aussi être poussé à inventer une organisation qui donne davantage de place à la relation et peut-être moins à la consommation.

DES CONTROVERSES INTÉRESSANTES

Je voudrais quand même évoquer quelques-unes des controverses qui sont intéressantes et qu'il faudra peut-être creuser au fur et à mesure de vos travaux.

CROISSANCE VERTE / DÉCROISSANCE

Certains plaident plutôt pour la croissance verte vue comme la possibilité que le progrès nous entraîne à arranger les dégâts qu'on cause, et qu'on trouvera toujours une solution.

Mais on voit bien finalement que, pour certains, la pérennité du monde actuel de l'économie ne suffira pas, que c'est une remise en cause beaucoup plus profonde qu'il s'agit de vivre. Ce n'est pas seulement une réorientation des investissements; si on garde les mêmes logiques de profit sans fin et de refus des limites, on aura éternellement les mêmes conséquences.

J'ai été surpris de lire ce week-end, comme certains d'entre vous peut-être, dans *Le Monde*, une interview de François Ruffin, à qui on posait la question : « *Ne croyez-vous pas à la croissance verte ?* » Et voilà sa réponse : « *C'est bidon. La croissance ne fait plus le bonheur. Elle y a contribué, c'est vrai, jusqu'aux années 70 et peut-être encore aujourd'hui pour les pays du Sud. Mais plus chez nous. Quand on a un frigo, c'est un progrès; quand on en a deux, cela ne sert plus à rien. Le progrès désormais n'est plus une histoire de biens, mais de lien, de la qualité de nos relations.* » Et il écrit un peu plus loin : « *Je saisis cette crise comme une chance. Quel est le sens de l'existence ? Produire plus pour consommer plus ? Je me demande si, au-delà du manque de moyens, il ne s'agit pas d'une question sur les fins.* » Cela vient d'un député engagé avec qui on peut être d'accord sur certains sujets et pas sur tout. J'ai trouvé l'interpellation intéressante.

LES FINS DERNIÈRES DES COLLAPSOLOGUES

Il y a urgence, ils ont un discours qui peut être entendu par certains comme catastrophiste mais, inversement, d'autres seraient peut-être dans un optimisme béat.

LA NATALITÉ

Vous avez tous entendu les débats aussi sur la vision de la natalité aujourd'hui, quand on nous dit que le problème c'est l'homme, qu'on est trop nombreux sur cette terre. Effectivement, on est trop nombreux si on continue à vivre comme aujourd'hui; on est trop nombreux si le mode de vie occidental se généralise à tous. Pour autant, on peut avoir aussi une espérance: il y a une autre façon de répondre à la question qui est celle du partage et de la sobriété. On a bien d'autres controverses, j'en citerai juste une dernière.

LA MÉTHODE

Il y a là une tension entre les non-violents, tous ces mouvements de la jeunesse qui disent : « *On ne comprend pas, il faut s'engager et on va faire de la désobéissance civile.* » Les plus radicaux finissent par dire : « *Cette non-violence ne marche pas, elle est contestable. On infiltre un cortège d'une marche pour le climat et on casse tout, parce que finalement il n'y a que la violence qui se fait entendre.* »

Ce sont des sujets de controverse, que j'appellerais des sujets de discernement. Et en ce sens-là vos travaux sont particulièrement intéressants. Ils se penchent sur un sujet majeur, et il ne manque pas de sujets de discernement, à l'époque des *fake news*, pour trouver finalement ce qui est juste, ce qui est vrai, ce qui est bon. Merci encore beaucoup pour vos travaux. J'en profite, parce que j'ai rarement le micro dans cette audience, pour remercier tous les évêques pour le travail quotidien que vous faites, et pour vous tous aussi, tous les laïcs qui êtes venus travailler avec eux. ■

CHANGER DE MODÈLE ?

INTERVENTION EN ASSEMBLÉE

PAR M. FABRICE BOISSIER

Présentation de l'intervenant par Mgr Éric de Moulins-Beaufort

M. Fabrice Boissier, diplômé de l'École normale supérieure, ingénieur du corps des Mines, est actuellement directeur général délégué de l'ADEME (Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie) qui est un établissement public industriel et commercial, fondé en 1991 en regroupant un certain nombre d'institutions de l'État engagées dans ces questions.

Vous avez une carrière de haut fonctionnaire dans ces domaines : vous avez notamment dirigé le Bureau des recherches géologiques et minières. Vous avez aussi été le directeur de la maîtrise des risques à l'Agence nationale pour la gestion des déchets radioactifs. Ce n'est pas rien sans doute, comme tous les sujets de ce genre. Nous vous remercions beaucoup d'avoir accepté de venir apporter une voix, parmi celles, très différentes, que nous entendons ce matin.

C'est un vrai plaisir d'être parmi vous et je voudrais vous remercier pour cette invitation. Vous aurez compris, en entendant la brève description de mon parcours, que j'ai un profil un peu plus institutionnel que les deux intervenants précédents.

Je ne sais pas quel est votre état d'esprit après les deux premiers exposés, mais nous avons devant nous un problème majeur, un enjeu énorme. Les chiffres avancés, les aspects de bouleversement qui ont été évoqués montrent qu'il se passe quelque chose. Dans le monde de l'administration, on a plutôt tendance à travailler avec une évolution de 1% par an, une croissance molle, le chômage qui monte et qui descend. Les bouleversements et les catastrophes sont des choses qu'on a du mal à appréhender.

Je vais vous donner un exemple concret de ce biais qu'apporte la notion d'imaginer que le *business as usual*, le quotidien va évoluer un peu mais va se poursuivre. Et ce biais va jusque dans les gens qui contestent le système. Beaucoup d'associations qui luttent contre les déchets en mer disent : « *En 2050, il y aura plus de plastique dans la mer que de poissons.* » C'est un élément qui devrait nous effrayer collectivement. 80% des insectes ont disparu. C'est affolant. En fait, cette catastrophe annoncée n'arrivera pas : il n'y aura jamais plus de plastique dans la mer que de poissons. Pourquoi ? Parce que si nous continuons sur le modèle d'aujourd'hui, en ajoutant tous les ans 1% de plastique dans la mer et en enlevant 1% des poissons parce qu'on fait de la surpêche, une catastrophe va arriver. Notre monde, tel que nous le connaissons, va s'écrouler : quand la mer sera épuisée, nous ne pourrons pas continuer à vivre. Donc nous ne pourrons jamais arriver à ce qu'il y ait plus de plastique dans la mer que de poissons, parce que notre société se sera arrêtée.

On peut aussi choisir une autre voie : changer nos modes de fonctionnement, nos modèles

et arrêter de mettre du plastique dans la mer mais cela nécessite aussi un bouleversement. On est un peu dans la situation de Ninive, quand Jonas commence à proclamer que dans 40 jours, la ville sera *bouleversée*. Je fais un peu d'hébreu à mes heures perdues, et le terme exact est «bouleversée», parole prophétique. En fait d'écologie, nous avons tous une parole prophétique à porter, nous sommes là pour mobiliser les énergies, pour poser la question : « *Comment voulez-vous être bouleversés ? En étant détruits ou en changeant radicalement votre manière d'être collective, ensemble ?* » Ninive a fait un choix qui n'est pas celui de la destruction. Voilà un peu la situation dans laquelle on est.

Je reviens maintenant à mon rôle plus institutionnel, à l'ADEME. On est là justement parce que nous avons fait le choix du bouleversement positif. Certes, nous sommes à la veille du grand bouleversement mais on peut encore choisir de changer nos modes de vie, nos sociétés, pour en faire quelque chose de durable.

DES TRANSFORMATIONS

Il faudra faire des transformations vraiment en profondeur. À l'ADEME, on fait des exercices de prospective, on imagine la France en 2050. Une France qui a réussi à se transformer, à répondre aux contraintes évoquées par les intervenants précédents : une alimentation qui n'épuise pas les ressources, une sobriété qui permette d'économiser l'énergie, de préserver la biodiversité Comment cela se traduit-il concrètement dans nos modes de vie ? Je vais vous donner quelques exemples.

LES MODES DE DÉPLACEMENT

Vous êtes tous venus ici de très loin, grâce à des infrastructures extrêmement performantes, extrêmement consommatrices d'énergies. Comment les utiliser demain si on doit résoudre l'équation d'une sobriété et arrêter de

puiser le pétrole qu'il faut laisser dans le sol? Certes, on aura des énergies renouvelables, mais elles ne sont pas en quantité infinie. Il va falloir changer notre manière de penser que le déplacement est un bien quasi gratuit, à notre disposition. Il faut prendre en compte que se déplacer, c'est d'abord commencer par utiliser son corps avec la marche, le vélo, qui sont des moyens extrêmement efficaces pour parcourir des distances.

On peut même y ajouter un peu de technologie: avec un vélo électrique, vous faites facilement quinze kilomètres sans vous fatiguer. Vous pouvez tout à fait faire vos trajets quotidiens sans recourir à une voiture personnelle. Vous pouvez aussi utiliser les transports en commun puisque nous avons la chance d'avoir une société développée qui a pu les mettre en place. Il faut abandonner le modèle trop facile qui consiste à se dire: «*Je veux me déplacer, je prends ma voiture*», parce que cela ne tient pas en termes d'équation finale entre les ressources disponibles et les usages qu'on en fait.

Il faut aussi s'interroger même sur nos besoins de nous déplacer. Certes la mobilité fait du bien, nous permet de nous rencontrer, mais on peut aujourd'hui travailler en restant chez soi, en faisant du télétravail. Cela va interroger nos formes d'urbanisme: faut-il de grandes métropoles avec des pavillons individuels qui s'étendent jusqu'à vingt ou trente, voire cinquante kilomètres pour les plus grosses? Ce sont des trappes à pauvreté, parce que les gens qui sont là n'ont pas de services, ils sont obligés pour se déplacer d'utiliser leur voiture personnelle. Quand le prix de l'essence monte, ils n'ont plus les moyens de le faire. Il faut aussi repenser l'urbanisme, re-densifier les logements. On a évalué qu'il fallait inverser la proportion entre les maisons individuelles et les logements collectifs. Aujourd'hui, on fait 60% de maisons individuelles et 40% de logements collectifs. Il faudrait l'inverse, si on veut avoir des formes urbaines qui tiennent la route, dans cette nouvelle société de la sobriété.

NOS MODÈLES DE CONSOMMATION

L'alimentation

Maxime de Rostolan l'a bien exposé: se nourrir dans le modèle actuel, c'est inefficace énergétiquement, dangereux pour la santé et surtout désastreux pour la nature et la biodiversité qui disparaît à grande vitesse. Il va falloir consommer moins de viande et consommer du bio, faire de l'agro-écologie. On peut quand même réussir à s'alimenter tous largement. Il faudra accepter, dans un pays comme la France, d'arrêter la surconsommation de nourriture et, de protéine animale mais c'est possible.

Les vêtements

On est aussi dans l'excès: aujourd'hui en moyenne, les Français achètent quarante vêtements par an. C'est énorme. Généralement, un vêtement dure un peu plus d'un an. Je ne sais pas comment font les gens avec leurs garde-robes...

Les voitures

On vend à peu près deux millions de véhicules individuels, par an, en France, c'est à peu près stable. Il y a quelques années, 15% de ces véhicules étaient des 4x4, de gros véhicules très adaptés pour aller dans les champs, à la chasse, à la campagne. Aujourd'hui, 40% des véhicules vendus sont des SUV – c'est le mot américain pour *Sport utility vehicle* – donc des 4x4. Ces véhicules ont remplacé les voitures citadines familiales. Pourquoi? Parce que les constructeurs automobiles vendent ces véhicules qui créent le plus de marge pour leur entreprise, à grands coups de publicité. Quand vous achetez une voiture, il faut savoir que son prix inclut plus de mille euros de publicité. Si vous regardez la télévision aux heures de grande écoute, vous allez voir défiler des propositions pour monter dans un SUV et aller voir des magnifiques espaces. Vous allez donc vous laisser entraîner, acheter votre SUV. Vous allez vous mettre dans les embouteillages avec tous les gens qui vont travailler et vous n'aurez pas les grands espaces. Vous avez raté complètement la promesse de consommation qui vous est

faite. Donc il faut absolument réussir à re-questionner la manière dont on consomme.

NOTRE SOCIÉTÉ DES LOISIRS

La France est une société largement basée sur les loisirs. Que sont ces loisirs ? Quel impact ont-ils ? Qu'est-ce que le tourisme, quand on va au bout du monde pour passer un week-end, pour pouvoir dire qu'on est allé au bout du monde ? Qu'est-ce que les loisirs quand on utilise le numérique à outrance et qu'on ne prend pas conscience que regarder des vidéos, par exemple, a un impact qui, lui, n'est pas virtuel ? Cela crée un impact énorme en termes de consommation d'énergies, de consommations de matières premières, de métaux rares, de pétrole utilisé pour fabriquer les outils numériques, c'est massif.

LA CONTRAINTE ÉCOLOGIQUE

Quand l'ADEME fait ses prospectives à long terme, elle voit qu'il va falloir complètement changer les modèles. Vous avez parlé de l'un des thèmes majeurs qui émerge, celui de la contrainte écologique. Je voudrais interroger ce mot de « contrainte ». Est-ce une contrainte de choisir le bouleversement positif ? Là aussi, à l'ADEME, on pense que la transformation peut être désirable et on accompagne des acteurs de terrain, qui commencent à engager des transformations et c'est plutôt du mieux qui est créé.

La ville de Grenoble a choisi de lutter contre le gaspillage alimentaire dans ses écoles. C'est 20 % d'économie sur les coûts de fonctionnement, qui permet d'alimenter toutes les écoles en bio et en local. On n'a pas dépensé un euro de plus, on a fait des économies et on a amélioré la qualité de la nourriture des enfants.

Quand des agriculteurs se groupent pour créer une unité de méthanisation, cela leur permet de récupérer des amendements qui ne seront pas ceux fournis par les grands groupes phytosanitaires. Ils vont pouvoir avoir un complé-

ment de revenus, grâce à la vente de l'énergie. Là aussi on crée du mieux.

Une commune rurale, à côté d'Artenay, n'arrive pas à lutter contre le chômage endémique dans des petits villages, alors qu'à Artenay, juste à côté, il y a une énorme base logistique. Mais elle n'emploie que des gens qui viennent d'Orléans, parce qu'il y a des transports pour faire Orléans-Artenay rapidement, alors que ceux qui sont à vingt kilomètres n'ont aucun moyen pour aller prendre leur poste. Quand la commune, en lien avec la base logistique, décide d'organiser des navettes, conduites par des salariés de la plateforme, qui font la tournée pour récupérer des gens, aux prises de postes (à 4h du matin, à midi ou à 20h), vous recréez de l'emploi. Vous recréez aussi la capacité de donner des moyens d'existence à ces gens.

Quand vous engagez dans l'économie circulaire, des actions pour développer les réemplois, les réparations, que vous appuyez sur l'économie sociale et solidaire, vous créez aussi des emplois locaux, du lien avec des personnes qui sont souvent en précarité et donc vous créez du mieux.

Quand une grande ville décide d'organiser la gestion d'énergie, plutôt que chacun ait son chauffage individuel au fuel et son climatiseur en été et met en place un réseau de chaleur et de froid, elle permet de faire des économies d'énergies. Cela diminue la pollution et apporte un confort pendant les canicules qui vont être de plus en plus nombreuses. Quand cette même ville décide, au lieu de refaire les voiries comme d'habitude, de mettre de la végétalisation à cette occasion, cela fera perdre cinq degrés à la prochaine canicule. Tout cela, c'est du mieux et c'est du désirable.

Ces actions existent dans les territoires, on les voit beaucoup. On les accompagne et il faut les accélérer. Mais dans cette notion de bouleversement que je donnais en introduction, on voit que ce n'est pas forcément la contrainte qui est

la plus fondamentale à prendre en compte. La seule notion qu'il faut prendre en compte, c'est celle de l'urgence. Les parlementaires ont inscrit dans la loi «l'état d'urgence écologique». Prenons au sérieux cette décision et réfléchissons à ce que cela veut dire sur les actions à mettre en place. Pour alimenter vos travaux futurs, s'il y a un état d'urgence écologique, il y a des gestes individuels que chacun peut faire : manger moins de viande, réduire nos déchets, prendre notre vélo pour aller chercher le pain ou y aller à pied, plutôt que de prendre la voiture. Tout cela ne suffira pas et on va avoir besoin de développer un agir collectif.

Quand Jonas a parcouru la ville, qui a mis en place l'action qui a permis le bouleversement ?

Ce n'est pas chaque citoyen qui s'est dit : «*Je vais changer*», c'est le roi de Ninive qui a dit à tous : «*Collectivement nous allons changer.*» Je ne veux pas dire qu'il nous faut un roi pour pouvoir agir ! Mais on ne peut pas se contenter d'actions individuelles. Il faut une action collective multiforme, qui peut être une action politique, associative, territoriale mais il faut absolument faire ensemble pour repenser nos systèmes économiques. Je pense que *Laudato Si'* donne de très bons guides pour essayer de retrouver, au-delà du système économique et du paradigme technocratique, des systèmes fondés sur une économie circulaire, pour retrouver la relation, recréer du bien, recréer de la valeur tout en préservant la «*maison commune*». Je vous souhaite de très bonnes réflexions. ■

SUR LA ROUTE D'UNE QUÊTE ÉCOLOGIQUE

INTERVENTION EN ASSEMBLÉE

PAR M. XAVIER H.

Présentation de l'intervenant par Mgr Éric de Moulins-Beaufort

Je voudrais d'abord rendre compte du fait que nos six intervenants sont tous des hommes. Sachez que cela ne relève pas d'une volonté de notre part : nous avons contacté un certain nombre de femmes mais aucune ne pouvait se libérer à cette date. C'est l'inconvénient de monter des choses dans des délais très courts : des gens avaient organisé leur temps sans penser nécessairement se rendre à Lourdes au début du mois de novembre... Certains ont pu se dégager et venir mais d'autres avaient des engagements dont ils ne pouvaient pas se défaire. Certainement sur ces sujets, il y a des femmes qui ont des choses tout à fait intéressantes à dire ; nous ne désespérons pas de les entendre d'autres fois. En tout cas cette fois, cela n'a pas été possible.

Notre nouvel intervenant s'appelle Xavier. Ses fonctions dans une grande entreprise internationale font qu'il ne souhaite pas que nous donnions davantage son nom. Il est ingénieur, il est actuellement *Senior vice-president group environnement* dans un groupe international aux racines françaises. Xavier est marié, père de quatre enfants. Il a un attachement particulier pour l'Inde. Il a d'abord travaillé dans le conseil, mais toujours avec une grande attention aux questions de l'environnement, à l'usage des ressources et de l'économie circulaire. Il intervient souvent dans des colloques, des rencontres d'industriels désireux d'encourager, d'engager une transformation écologique qui aligne efficacité économique et dé-carbonisation. Il est régulièrement l'auteur d'un certain nombre de « papiers » sur ces sujets dans la presse professionnelle. Je l'ai rencontré lorsqu'il était paroissien de Saint-Paul-Saint-Louis à Paris, dont j'étais le curé.

Merci beaucoup, cher Éric et merci à la Conférence des évêques pour cette invitation, autour de ce sujet crucial au centre de vos échanges cette année et peut-être les années suivantes. Merci beaucoup pour les intervenants, j'ai pris beaucoup de notes. Je suis dans l'entreprise. Je vais me présenter d'abord et ensuite je vais partager quatre défis, quatre thématiques qui me sont chers, en tant qu'homme, citoyen, chrétien, dans cette quête de développement intégral qui m'anime, comme beaucoup d'entre nous ce matin.

Tout d'abord je voudrais présenter ma famille. Nous sommes, avec mon épouse, mariés depuis plus de vingt ans. Mon épouse est médecin cancérologue, nous avons quatre enfants. La nature et l'environnement font vraiment partie de nos vies. Nous habitons à Sèvres, nous avons notre potager, nos ruches, nos poules et nous sommes l'un et l'autre intégrés dans la vie économique, parce que je travaille dans une entreprise de 250 000 personnes faisant 26 milliards de chiffre d'affaires. La raison pour laquelle je ne mentionne pas le nom de cette entreprise est vis-à-vis des médias et non de votre audience en particulier. J'interviens en tant que personne, en tant que cadre, mais pas en tant que représentant de l'entreprise qui m'embauche. En revanche, c'est une information publique, accessible à tout le monde sur internet.

Me concernant, j'ai toujours été passionné par l'environnement. Vosgien, j'ai toujours été proche de la nature, des rivières, des arbres. Je me sens très proche de la création sur le plan émotionnel et j'ai commencé ma carrière dans des cabinets de conseil, dont j'étais rapidement un associé pour aider les entreprises à améliorer leurs performances commerciales, économiques. Au bout d'un certain nombre d'années, je me suis rendu compte du non-alignement complet que j'avais entre ma carrière d'une part et mes aspirations profondes d'autre part. J'avais lu les encycliques, depuis *Rerum novarum*, de Léon XIII, jusqu'à

la dernière que j'ai accueillie évidemment avec grande joie, *Laudato Si'*.

Je me questionnais depuis très longtemps sur le sens du développement économique. J'ai beaucoup voyagé, j'ai eu un impact carbone très important et j'en ai encore un qui n'est pas négligeable. J'ai marché en Himalaya six ou sept fois, auprès de peuples qui vivent de peu, en Afrique, en Afrique de l'Est, sur les monts du Kilimandjaro, en Bolivie. Ma vie a été riche de contacts avec différentes formes d'humanité. J'ai vu que nos frères ont des vies très différentes de la mienne et j'ai eu toujours cette quête en moi : quelle est ma contribution pour qu'un monde meilleur émerge, responsable, humain, socialement responsable ? Et cela continue à me tarauder.

Parmi les voies que j'ai envisagées, il y avait une voie plus entrepreneuriale, que je n'ai pas suivie. Aujourd'hui, je suis dans la grande entreprise, depuis trente ans, et j'aide cette grande entreprise, ces grandes entreprises, à se transformer de l'intérieur par le conseil, en Inde pendant plusieurs années, et maintenant en Europe. Mon job, c'est de transformer mon entreprise pour qu'elle soit zéro carbone. C'est une des plus grandes entreprises engagée en termes de dé-carbonation. Je travaille beaucoup, notamment avec l'ADEME, pour inventer des modèles circulaires de réparation pour faire durer les choses. Mon métier, c'est d'inventer des offres qui soient, de manière inhérente, compatibles avec l'environnement, l'économie de ressources, mais aussi qui soient rentables, qui fassent sens, qui créent de l'emploi. C'est ce qui m'anime et c'est mon travail aujourd'hui.

Ce matin, je suis venu avec quatre défis qui sont les miens en tant que chrétien, cadre, et père de famille, vers ce développement intégral. Je vais vous les présenter en toute humilité, sachant que je suis en cheminement dans ces quatre directions, avec beaucoup de fragilité, beaucoup de faiblesse.

RÉUSSIR À S'AIMER SOI-MÊME

Le premier défi que je ressens, en tant que chrétien, c'est que le Christ nous a invités à nous aimer nous-mêmes, à aimer notre prochain. Je commence par « nous aimer nous-mêmes » : je trouve difficile, en tant qu'*homo ecologicus* du XXI^e siècle, de s'aimer soi-même, parce qu'on joue beaucoup de rôles.

Dans ma vie personnelle, je suis en tension, comme beaucoup de gens autour de moi dans la vie active, dans cette salle aussi, bien sûr. Je suis parent : j'ai à la fois envie que mes enfants soient dans un monde vert, propre, non pollué et j'ai envie de les éveiller à cette proximité, pour le respecter, en même temps j'ai aussi envie qu'ils aient de quoi gagner leur croûte. Peut-être que demain, je serai content qu'ils prennent un métier, même ce n'est pas dans une fonction ou une mission extrêmement favorable à l'environnement. J'ai cette tension en moi.

Je suis un homme qui a aussi des envies : j'ai décidé personnellement il y a douze ans d'être végétarien, d'arrêter toute nourriture carnée, de donner la place à des légumes, des fruits et des féculents de proximité – du jardin quand c'est possible – toujours bio. En même temps, je voyage : nous avons pris la décision de voyager tous les deux ans, uniquement en avion, au maximum, avec mon épouse et nos enfants. En revanche c'est vrai que l'impact carbone est considérable quand on voyage. C'était dit justement par les intervenants précédemment.

Je suis un citoyen et je vote, et j'ai pris l'exemple de mes impôts, qui vont pour nettoyer l'eau, les rues, les villes. Il y a des taxes qui peuvent renchérir les choses. J'aurais pu prendre mon bulletin de vote pour aller soit vers un président qui va maintenir un système économique à peu près robuste, dans la configuration que l'on connaît, ou vers quelqu'un qui serait plus en différence, en rupture. On a vu les témoignages de députés engagés qui

proposent un modèle plus radical et j'ai ce tiraillement.

Je suis aussi un consommateur : j'ai à la fois cette envie de vrac, de local, de non-plastique et en même temps j'ai souvent envie d'acheter des éléments emballés, en plastique.

Plus important, je suis un salarié. Je pense que, souvent, on met beaucoup de poids sur les gouvernements, sur les entreprises, pour changer le monde. Nous sommes tous des personnes physiques mais les personnes physiques ont des rôles de personne morale : dans l'entreprise, dans le gouvernement, les collectivités locales ou centrales, dans le monde de la finance. Ces quatre piliers doivent changer tous ensemble. L'individu ne peut pas se défausser en remontant la responsabilité sur la personne morale. Chacun d'entre nous a tous ces rôles de consommateur, citoyen, parent, mais aussi de salarié et, si on est cadre, on est influenceur dans les décisions d'achat dans toute la vie de ces personnes morales. Je suis donc en tension, en tant que salarié, entre une vision ou une raison d'être qui a du sens et, en même temps, une capacité à dire que ce n'est pas ma maison. Certains d'entre nous sont actionnaires : soit parce que nous avons créé une entreprise, de petite ou grande taille, ou parce que notre entreprise nous donne des actions. On a envie d'être à la fois en sobriété et on a en même temps la tentation de vouloir une cagnotte pour le futur, une capacité à financer ses derniers jours.

Je suis croyant et partagé entre une vision très douce, d'admiration que je dois avoir pour un saint François d'Assise ou pour le Christ avant lui et une difficulté de lecture ou de l'interprétation des textes à la lumière de ces tensions. Ces différents rôles sont en tension entre eux et je cherche à les réconcilier sans être en rupture. Je sens ces tensions en moi et je sens que je fais des progrès. En revanche, je vois des péchés, des structures de chutes extrêmement nombreux.

J'ai beaucoup parlé du voyage au Perito Moreno au sud de la Patagonie, un lieu fantastique où l'on voit les glaciers se jeter dans l'Océan. La question est : peut-on voyager partout ? Non, on ne peut pas. Un aller-retour Paris-Boston en classe économique, c'est deux tonnes de carbone, soit le quota annuel de chaque terrien. Donc, en prenant un vol économique Paris-Boston, on a consommé tout notre droit d'émission. On se rend compte qu'on a vraiment aujourd'hui une responsabilité personnelle. La notion de « péché écologique » doit rapidement intervenir. Demain peut-être, dans les confessionnaux, on dira : « *Mon père, j'ai pris dix fois l'avion cette année.* » Cela fait sens de réfléchir dans cette direction puisque c'est pour moi de la même nature qu'un certain type de péché.

AIMER SON PROCHAIN AU XXI^E SIÈCLE

C'est beaucoup plus complexe, j'ose le dire, qu'il y a vingt siècles. Parce qu'on a tous ces rôles, parce que le monde s'est complexifié, accéléré, que l'économie s'est globalisée, digitalisée, on est connecté de manières différentes. Je ressens cette difficulté : qui est mon prochain ?

Un T-shirt, port compris, vaut 5 euros. Je suis allé en Asie centrale, en Ouzbékistan, qui a détourné l'Amou Daria pour cultiver des champs de coton alors que ce n'est pas du tout une région favorable. En plus, les conditions de travail sont déplorable. Quand j'achète ce T-shirt, suis-je conscient des impacts collatéraux sur mon prochain, les personnes qui travaillent dans les champs mais aussi sur l'environnement naturel ?

Je pourrais prendre l'exemple du cuir : un sac peut plaire à certains, il n'est pas cher. Ayant habité en Inde plus de quatre années, je suis allé au bord du Gange, dans le Tamil Nadu ; j'ai vu les tanneries, j'ai vu les effluents, qui ne sont pas toujours – et pas souvent – gérés de

manière responsable. Le chrome utilisé pour le tannage est rejeté parfois sans beaucoup de ménagement.

J'ai mentionné les treks que j'ai pu faire avec ma famille dans l'Himalaya, lieux fantastiques de pauvreté, d'aridité, de sobriété, de peuples essentiellement bouddhistes. Ces peuples subissent depuis dix ans des inondations comme jamais, alors que la mousson ne franchissait pas cette barrière. Je vous invite à regarder une vidéo qui vient de sortir en ligne, émise par un innovateur qui nous invite tous, au niveau de la planète, à simplifier nos vies pour nous laisser simplement vivre. Il explique en quoi la grande consommation, la frénésie quantitative du monde ont des impacts collatéraux qu'il mesure, qu'il quantifie. La vidéo est absolument fantastique, il faudrait qu'elle soit partagée. Cela me parle, le prochain, c'est ce Ladaki, ce chef de village qui se révolte.

Et enfin, le prochain, ce sont les générations d'après : pas seulement mes enfants, mais dans deux ou trois générations. On parle pour 2100, d'une température de +1,5°. Les gens dont il est question, ce sont tous ces ouvriers agricoles ou le Français dans une chaîne d'abattage qui souffre par le travail qu'il est amené à faire, peut-être de manière répétitive, non seulement comme l'animal, mais aussi par l'aspect émotionnellement très dur. C'est cet ouvrier qui fabrique un smartphone dans une usine : est-il relativement bien payé, assez payé ? Il y a le prochain, mes frères, aujourd'hui, demain, ici et là-bas. Mais il y a aussi la création : nous devons puiser dans l'empathie que nous avons vis-à-vis de la création.

Il y a donc un dilemme, auquel j'ai à apporter une réponse, entre le goût, le plaisir, la tradition d'une part et l'émotion, l'empathie, la responsabilité avec une référence à Genèse 1, 29-30 qui nous fait réfléchir sur nos modes d'alimentation, sur la façon dont nous prenons soin ou pas des plus faibles.

LA PUISSANCE DE LA TRANSPARENCE

La puissance de la transparence pour moi, c'est l'Esprit à l'œuvre. Internet a des aspects négatifs mais aussi beaucoup d'aspects positifs sur la transparence, la dissymétrie de l'information environnementale, qui est de moins en moins importante. On sait beaucoup plus, mais pas assez, d'où viennent les objets, qui les a fabriqués, ce qu'il y a dedans, ce qui se passe en fin de vie. C'est une chance fabuleuse pour faire éclater la vérité. Je vois l'Esprit à l'œuvre dans beaucoup de choses. Quand on voyage, il faut aller derrière, voir derrière le Taj Mahal comment des rivières sont mortes parce que les déchets sont très importants. En Bolivie, il y a un dilemme considérable, parce que le lithium en quantité est stocké sous une plaque de sel pour favoriser la mobilité électrique.

Il y a une formidable urgence sur le fait qu'on consomme aujourd'hui 1,75 équivalent planète. Je me fais un bilan écologique chaque année, pour voir de combien mon empreinte a été réduite. Si on veut une planète, si on veut être dans un climat 1,5°... Je connais cette souffrance, cette irresponsabilité de ma part, que j'ai mesurée et sur laquelle je travaille. Cette information est nécessaire pour moi, c'est la transparence, c'est l'Esprit.

LE SOIN DE L'ANIMAL

Nos enfants sont tous végétariens et je sens qu'il y a une force à regarder le vivant, pas uniquement le vivant humain. C'est un moyen de se décentrer et, finalement, de se transformer sans s'en rendre compte ou à son insu, par bienveillance. Une petite fille trait un yack, il y a une forme de cohabitation chez beaucoup de ces peuples qui ne sont pas d'Europe occidentale, une connivence, une proximité avec l'animal. Je ne dis pas que l'animal n'est pas mangé; en tous les cas, cette proximité est plus importante que dans des systèmes plus exploitants.

J'aime la manière dont le père Guy Gilbert utilise les animaux, pardon, invite les animaux dans des procédures de thérapie, de reconstruction de soi vis-à-vis de jeunes, délinquants ou drogués. À travers le service qu'ils apportent à un animal, les fruits qu'ils apportent à un être plus faible ou même ce qu'ils reçoivent de lui, des jeunes se reconstruisent. Chacun d'entre nous a des expériences de vie avec des animaux, où le soin du plus fragile nous transforme à notre insu.

Je n'ai pas parlé d'agriculture: je jardine beaucoup moins que Maxime et ses hectares de permaculture. On a le choix entre une approche de protection et de collaboration ou une approche de prédation.

Ma synthèse restitue les quatre défis qui pour moi sont des sujets qui m'obsèdent, sur lesquels je suis en chemin. En revanche, je pense que vous avez un rôle énorme pour nous aider à être meilleurs, chacun d'entre nous, «pauvres pécheurs» mais aussi porteurs de grâce, d'envies, de talents. Au-delà de ces quatre défis, s'aimer soi-même, *homo ecologicus*, n'est pas facile. Il nous faut à la fois une dose de responsabilité mais aussi une dose d'empathie vis-à-vis de l'homme du XXI^e siècle, qui a besoin qu'on lui donne des tapes dans le dos, qu'on l'encourage, qu'on lui dise: «*On n'y est pas encore, mais c'est super, continuons, parlons-en aux autres, c'est la bonne direction.*»

Il ne faut pas se tromper d'enjeux, ne pas faire de micro-gestes qui ne servent pas à grand-chose. Il ne faut pas non plus se perdre dans le jeu, se féliciter des micro-contributions et s'endormir. L'urgence est absolument là. La notion de prochain a absolument besoin d'être expliquée, ouverte, décortiquée, dans toutes les dimensions. Le prochain a beaucoup plus de facettes aujourd'hui, je crois, qu'il n'en avait au temps du Christ. Il y a beaucoup plus de prochains sur lesquels j'impacte, et j'ai

beaucoup plus de capacités à être, ou pas, bon Samaritain.

L'urgence écologique a été mentionnée, je ne vais pas y revenir. Avec toutes vos lectures et votre intelligence, vous savez qu'elle est là. Ce que je ressens, c'est que les moindres petits gestes, même entre vous, ont un impact considérable. Certains d'entre vous ne prennent pas l'avion, par choix, cela m'impressionne. Je prends encore l'avion mais votre démarche m'impacte. D'autres font d'autres choses. Ces effets de capillarité du comportement sont

absolument fantastiques. Ne reportons pas la responsabilité sur l'entreprise, le gouvernement, les financiers. Nous sommes l'entreprise, nous sommes le gouvernement, nous sommes le financier, c'est ma perception, parce que nous travaillons, nous votons, nous élisons, nous influençons. Nous avons un pouvoir absolument considérable. Et il ne faut pas attendre demain. Cette notion de péché écologique est un sujet qui devra être approfondi, à mon avis. Voilà ce que je voulais vous dire, en remerciant ma famille d'être dans cette démarche avec moi. ■

L'ENTRAIDE, L'AUTRE LOI DE LA JUNGLE

INTERVENTION EN ASSEMBLÉE

PAR M. GAUTHIER CHAPELLE

Présentation de l'intervenant par Mgr Éric de Moulins-Beaufort

M. Gauthier Chapelle va nous rejoindre. Il nous vient de Namur, où il a travaillé pendant une dizaine d'années sur la biologie des crustacés polaires. Il a mené un certain nombre de campagnes en Antarctique, ce qui lui a donné une perception des menaces environnementales qui pèsent sur notre planète.

Il a cofondé en 2006, une ASBL – l'équivalent belge de nos associations loi 1901 – association sans but lucratif, pour promouvoir le biomimétisme en Europe. Il est l'auteur d'un certain nombre publications et donne des conférences.

Quelques titres, me semble-t-il, seront suffisamment évocateurs :

- *Une autre fin du monde est possible : vivre l'effondrement (et pas seulement y survivre)*, avec Pablo Servigne et Raphaël Stevens, Seuil, 2018.
- *L'entraide, l'autre loi de la jungle*, avec Pablo Servigne, éd. Les liens qui libèrent, 2017.
- *Le vivant comme modèle : la voie du bio-mimétisme*, avec Michèle Decoust, Albin Michel, 2015.

Je voudrais d'abord commencer par vous remercier de l'invitation, et vous dire bonjour à toutes et tous. Je viens en tant qu'homme d'abord, en tant qu'homme inquiet, c'est vraiment la première motivation et aussi dans une posture de lucidité.

Je fais partie du club des collapsologues et nous sommes souvent catalogués dans la case « catastrophistes ». Après trente ans de travail dans l'environnement, je ne me sens pas catastrophiste, je me sens juste lucide. J'aimerais bien pouvoir être autrement, mais voilà. Je ne fais pas cela tout seul: Pablo Servigne et moi sommes agronome et biologiste, Raphaël Stevens est économiste. Tous les trois, nous nous appelons des chercheurs interdépendants; je vous laisse explorer tout ce qu'il y a derrière ce mot. Effectivement, c'est parti du premier livre écrit par Raphaël et Pablo, *Comment tout peut s'effondrer*. Ensuite j'ai écrit *Une autre fin du monde est possible*. Et le troisième, qui est très important pour aujourd'hui, c'est *L'entraide, l'autre loi de la jungle*, qui va être mon point de départ pour le témoignage que je voudrais partager.

LA LOI DE LA JUNGLE

Ce qui nous vient spontanément à l'esprit, qui est véhiculé par notre culture, c'est la loi de la prédation et de la compétition, la loi du plus fort. Alors que nous, en tant que biologistes, nous en voyons une autre, tout aussi importante, se déployer, qui est celle de l'entraide. Et l'entraide qui, en biologie, apparaît sous la forme du mutualisme et des symbioses, n'est pas une anecdote. Elle est partout, depuis la nuit des temps, c'est-à-dire depuis l'apparition des bactéries, il y a 3,8 milliards d'années. Je ne veux pas entrer dans trop d'exemples, je voudrais au moins en donner un qui est très éclairant et qui est en même temps très important, qui nous permet de respirer tous les jours. Vous savez qu'on respire grâce à l'oxygène produit par les plantes. Ce que l'on sait moins, c'est que ces plantes travaillent à 90%

avec des champignons, dans une symbiose classique, qui est connue depuis un certain temps où la plante, un petit pin qui a germé, a en-dessous de ses aiguilles et de ses racines toute une auréole qu'on appelle le mycélium. C'est le corps du champignon, non pas le fruit, qui va récolter l'eau et les sels minéraux, en échange de quoi il bénéficiera des sucres produits par la plante. C'est une histoire connue depuis longtemps.

Ce que l'on sait moins – c'est une découverte récente faite par une femme – c'est qu'ensemble, les champignons et les arbres ont inventé les allocations familiales et la sécurité sociale! Les allocations familiales parce qu'un même réseau de champignons va connecter les grands arbres, qui fonctionnent au maximum de leur potentiel, aux petits arbres qui sont en concurrence en-dessous, sous leur ombre et qui vont être nourris par les grands arbres, à travers le réseau de champignons. Et la sécurité sociale parce qu'un même réseau de champignons va connecter des arbres d'espèces différentes qui, suivant les conditions du moment, vont fonctionner de façon plus ou moins intense. Ceux qui sont en forme vont larguer leur surplus à ceux qui souffrent et inversement quand les conditions vont changer. Tout cela nous donne une autre vision de la loi de la jungle que les arbres et les champignons vivent; ceux qui ont été retenus par l'évolution ont adopté cela: pour veiller sur ma santé, j'ai intérêt à travailler sur la santé des autres qui m'entourent, ce qui est effectivement assez inspirant. Cerise sur le gâteau, tout cela se fait sans ministre de la Santé, ni conseil d'administration et se gère en intelligence locale et néanmoins interconnecté. Il y a énormément d'autres exemples.

L'autre exemple de l'entraide entre espèces nous concerne tous, non seulement tous les humains qui sont ici, et qui venons chacun avec notre milliard de bactéries, dans nos intestins et ailleurs, mais tous les êtres multicellulaires en général, qui tous fonctionnent en symbiose avec les bactéries. Les bactéries,

on les connaît pour les maladies, mais il faut savoir qu'il y a seulement une espèce sur 10 000 qui donne des maladies. Cela laisse à toutes les autres le soin d'être des espèces qui nous accompagnent ou qui nous aident dans de très nombreux cas.

L'ENTRAIDE À L'INTÉRIEUR DES ESPÈCES

Cela va nous ramener assez vite aux humains. Je passe sur les insectes sociaux, les fourmis, les abeilles et j'en viens tout de suite à l'espèce encore plus sociale que les autres, l'espèce humaine. Nous sommes des mammifères sociaux, hyper-sociaux même, malgré ce que nous raconte, encore une fois, notre culture dominante actuelle, qui ne fait que chanter la compétition. Nous sommes experts en coopération, nous coopérons tous les jours, de façon silencieuse et spontanée sans trop nous en rendre compte, comme le montrent les exemples du quotidien. Nous le faisons avec des millions d'individus qui ne se connaissent pas. Pensez à n'importe quel objet complexe, comme un téléphone portable ou un ordinateur : des centaines de milliers de gens sont impliqués dans sa fabrication. Plus prosaïquement, quand on prend le métro, on ne le fait pas en mode compétition ; on ne prend pas un bouclier ou une hache le matin pour entrer dans le métro, on entre calmement et cela se passe très bien. Nous sommes très doués en coopération.

Tout cela est inscrit dans notre histoire personnelle : nous avons la caractéristique d'être une espèce vulnérable à la naissance. Non seulement nous sommes vulnérables mais nous rendons aussi notre maman vulnérable pendant quelques mois avant la naissance et pendant quelques années après. Cela fait dire, notamment aux populations d'Afrique, qu'il faut non pas un couple, mais un village pour élever un enfant, ce qui a été l'essentiel de l'histoire humaine pendant 300 000 ans. Les enfants étaient élevés par des tribus

et des villages, plutôt que par des couples, qui sont une invention assez récente dans nos cultures. Les parents et les psychologues savent bien que, dès leur naissance, très vite, les enfants sont des altruistes automatiques. Automatiquement, les enfants savent non seulement comment s'attirer de l'altruisme, mais aussi comment y répondre. On montre par exemple qu'un enfant va spontanément ramasser un objet tombé devant lui, même avant de savoir parler, pour le rendre à celui qui l'a perdu. Fondamentalement, au départ, nous sommes une espèce pro-sociale. Bien entendu, nous sommes aussi une espèce avec une culture qui a le choix. Cette culture, si elle ne soutient pas ces qualités pro-sociales, peut aussi finir par nous en détourner ; mais fondamentalement au départ, on est plutôt assez bons là-dedans.

Une autre leçon importante du vivant avant d'arriver à l'effondrement, mais j'y suis presque, est justement de montrer que, chez toutes les espèces vivantes, quand les conditions se durcissent, la tendance est à une augmentation de la coopération – non pas à une diminution ou un repli sur soi – qui est en fait la meilleure chance de survivre. Cela a d'abord été constaté en botanique : plus les conditions sont dures, moins il y a de ressources, plus les arbres s'entraident. Mais c'est vrai aussi chez une autre espèce – qui est encore une fois la nôtre : plus les crises sont aiguës, et plus le comportement dominant qui émerge est l'entraide, voire l'altruisme. Ce qui est observé par les sociologues des catastrophes nous montre qu'en cas de crise, tous les schémas sociaux habituels, toutes les hiérarchies disparaissent, et chacun voit comment il peut sauver son voisin ou sa voisine. Bien entendu, ce n'est pas le comportement de tous, mais c'est le comportement largement dominant. On sait par exemple qu'au Bataclan ou dans les attentats en Belgique, les gens se sont sauvés entre inconnus sous le feu des assaillants, ce qui montre bien, encore une fois, que la loi du plus fort n'est pas nécessairement celle qui domine dans ce genre de situation.

Au contraire – c'est le paradoxe tout à fait bizarre dans la situation d'abondance énergétique dans laquelle nous vivons à l'heure actuelle – la compétition fleurit surtout dans l'abondance, parce que la compétition est comme un sport où tout le monde doit mettre une énergie supplémentaire. Perdre la compétition, quand on est en situation d'abondance n'est pas trop risqué, mais la perdre en situation de pénurie peut faire mourir et on préfère tous, les plantes, les bactéries et les humains, choisir la coopération.

LE CLIMAT

La crise est devant nous. La mère de toutes les crises est le changement climatique. Je me base sur les chiffres de la COP 21 pour arriver en 2100 à une hausse moyenne de la température qui n'excède pas 1,5 à 2°. Le GIEC vient de nous rappeler que, entre 1,5 et 2°, cela fait des différences pour des centaines de millions de gens. Même pour le scénario à 2°, a fortiori 1,5°, il va nous falloir entrer en émissions négatives à peu près autour de 2070. Non seulement il faut décarboner, mais il va falloir que globalement, la civilisation humaine fixe du carbone. Ce n'est pas gagné du tout et une publication dit que les technologies n'existent pas encore ou ne sont pas encore entièrement maîtrisées. Même si elles le sont, le déploiement industriel qu'il faudrait est impossible pour arriver à un tel impact dans le temps qui nous est imparti.

L'accord de Paris, la COP 21, est non contraignant : si vous ne suivez pas vos engagements, cela ne vous pose aucun problème. Les engagements pris à l'heure actuelle nous mènent non pas à 2°, mais à 3,2°. On est loin du compte. Quatre ans après, aucun pays européen ni aucun pays gros émetteur n'a d'ailleurs tenu ses engagements. On est parti pour être déjà au-delà de 3,2°. Les États-Unis, deuxième émetteur, sont sortis de l'accord.

LES DÉPLACEMENTS DE POPULATIONS

Personnellement – et je ne suis pas le seul à le dire – je pense que la fenêtre des 2° est refermée, ce qui nous amène à un monde bien différent. J'en rajoute des couches, excusez-moi, mais c'est encore une fois de la lucidité. Le GIEC vient de nous avertir aussi, ces derniers mois, que des cercles vicieux du climat ont été revus à la hausse : les émissions de méthane du permafrost augmentent plus vite que prévu et également la fonte de la banquise. Cela va aller plus vite encore que ce que le GIEC avait prévu jusqu'ici. Ce qui nous amène, sans être trop pessimiste, à une hausse de température moyenne de 4 à 5° pour 2100, ce qui n'a plus rien à voir avec 2°. Cela nous plonge dans un monde complètement différent, avec des zones littéralement invivables au niveau de la température, de quelques semaines à quelques mois par an.

La zone concernée, d'ici 2050-2060, couvre le sud de la Chine, l'arc indo-pakistanaïse et la péninsule arabique. Les villes côtières seront noyées. Une publication qui date de la semaine dernière montre que trois cents millions de personnes seront concernées d'ici 2050. Cela nous promet des déplacements de centaines de millions, de milliards de personnes. Les migrants actuels, c'est vraiment du pipi de chat comparé à ce qui nous attend. C'est surtout pour eux que ce sera difficile. Par ailleurs, les écosystèmes vont devoir s'adapter à des vitesses de changement climatique auxquels ils ne sont pas du tout préparés. Cela nous promet des écosystèmes et une agriculture en lambeaux et une humanité qui va devoir, dans bien des cas, se déplacer. On peut mettre des digues de vingt mètres devant nos villes mais ce sera peut-être plus malin de se déplacer et de suivre aussi les zones climatiques. Parfois, on souhaiterait l'effondrement de la civilisation industrielle parce que chaque année qui passe voit les émissions augmenter : depuis le début du processus de Kyoto, on a émis autant que toute l'humanité avant nous.

UNE CRISE ÉCONOMIQUE

Il va y avoir la baisse des émissions, donc la baisse d'utilisation des combustibles fossiles. C'est une crise économique programmée parce qu'on n'arrive pas pour l'instant, à découpler l'utilisation des combustibles fossiles du PIB. Cela fait un moment qu'on essaie de le faire mais on n'y arrive pas. Les deux mots d'ordre pour les cent ans à venir, pour la génération future, la génération actuelle et nous tous, ici, dans la salle : il faut sortir des fossiles et surtout entrer dans une adaptation profonde, parce qu'il va falloir à la fois décarboner le plus vite possible et s'adapter à ce qui vient. Ce ne sera pas simple.

Il y a des courbes exponentielles : sur une échelle de temps qui va de 1750 à nos jours, l'accélération depuis la Seconde guerre mondiale est fulgurante. Il ne faut pas être grand mathématicien pour se dire qu'on est mal parti et que, tôt ou tard, cela va décrocher. Cela renvoie à cette fameuse idée qu'une croissance infinie dans un monde fini est une douce illusion d'économiste.

Une prise de conscience est en cours. Edouard Philippe, en juillet, a dit qu'il avait le livre *Effondrement* sur sa table de nuit, que cela le taraudait. Je dois dire que, depuis que je sais que cela le taraude, je n'ai rien vu de très spectaculaire arriver. Mais, bonne nouvelle, cela le taraude. Et par ailleurs, Aurélien Barrau, astrophysicien, a eu une façon très élégante de parler de l'effondrement en disant que nous sommes en train de mettre en œuvre le crash du système planétaire. Il ajoute qu'il n'est évidemment pas trop tard pour éviter que ce ne soit encore pire. On en est là.

La première chose qui nous attend, c'est de se préparer à apprécier la sobriété, à entrer dans la sobriété, la simplicité volontaire qui dit : « *Moins de biens, plus de lien.* » « *La pénurie appelle la coopération.* » C'est la même chose,

au niveau de la réorganisation de tous les changements profonds que nous devons faire d'un point de vue matériel.

DES CHANGEMENTS PROFONDS

Mais il y a aussi une série de changements profonds que nous allons devoir faire dans notre tête et dans nos cœurs. Le premier est de remettre en question les organisations hiérarchiques pyramidales qui n'existent pas dans la nature. Elles ont été inventées avec l'agriculture et la ville, il y a à peu près 10 000 ans. Elles ont montré une redoutable efficacité dans la stabilité, mais par contre, pour des raisons physiques que je ne vais pas discuter ici, elles s'avèrent totalement inefficaces dans les crises et la complexité. Elles encouragent surtout le chacun pour soi et l'inéquité, tout en décourageant la confiance et l'authenticité, c'est-à-dire le contraire de ce qu'il nous faut à l'heure actuelle. Le hiérarchique pyramidal, c'est la recette pour l'inéquité qui, tant au niveau mondial qu'au niveau de nos sociétés moderne, n'a jamais été aussi élevée. Il y a une vraie remise en question à faire, en changeant nos structures, il faut aussi pouvoir revenir à un travail sur l'équité.

La remise en question du patriarcat est parallèle à celle des organisations hiérarchiques pyramidales, ce n'est un secret pour personne. Avec l'idée profonde de l'éco-féminisme, qui rapproche le viol de la Terre et le viol des femmes. Le traitement des femmes dans nos sociétés, depuis 10 000 ans, et le traitement de la Terre est à peu près le même. Il est temps de retrouver en chacun d'entre nous, chez les hommes comme chez les femmes, la puissance de notre féminin intérieur pour pouvoir sortir du patriarcat. L'une des valeurs que je voulais mettre en évidence, c'est le masculin et le féminin en chacun de nous. Comme le dit l'une de mes amies, dans l'intelligence collective cela fait 10 000 ans qu'on met en valeur le fait d'obtenir des résultats, valeur plutôt masculine. Le

«prendre soin» plus féminin, passe derrière pour prendre soin des dégâts provoqués par «obtenir des résultats». Maintenant, il est temps de prendre soin de soi, de prendre soin des autres et de prendre soin de la Terre. Il faut remettre la priorité là-dessus, certainement pour les siècles à venir.

Je terminerai avec une pensée de Vaclav Havel, traduite dans mes mots : actuellement on sort, pour notre bonheur, d'une obligation de résultat. On ne conditionne plus le fait d'être heureux à une obtention de résultat mais simplement par le fait de savoir que ce que l'on fait est juste, pour toi et avec les tribus avec lesquelles on travaille.

Et aussi avec cette image que j'ai prise il y a un mois, dans la forêt, avec mon petit garçon de deux ans. Moment à la fois d'émerveillement et de deuil une fois de plus, que j'ai eu dans cette forêt qui, dans cinquante ans, aura complètement changé. La plupart des arbres seront morts et, j'espère, auront été remplacés par d'autres arbres plus adaptés, si on leur donne un coup de main. Il est grand temps de savoir que nous sommes entrés maintenant dans des temps de changements absolument radicaux et que, du matin au soir, nous ne devrions rien faire d'autre que de nous soucier et de nous engager pour pouvoir vivre le mieux possible ce qui nous attend et qui sera de toutes façons, à la fois difficile et plein de joie. ■

L'URGENCE ÉCOLOGIQUE

INTERVENTION EN ASSEMBLÉE

PAR M. RAPHAËL CORNU-THÉNARD

Présentation de l'intervenant par Mgr Éric de Moulins-Beaufort

Nous écoutons maintenant Raphaël Cornu-Thénard, qui est bien connu je pense, d'un certain nombre d'entre nous, comme le fondateur depuis 1998, d'Anuncio, un mouvement d'évangélisation par les jeunes.

Il avait auparavant monté à Paris une opération qui s'appelait Holywin, manière de détourner la vague montante de Halloween. Anuncio s'est beaucoup développé, a pris différents chemins, comme vous le savez.

Mais vous ne savez peut-être pas que Raphaël Cornu-Thénard est architecte et père de famille, assez nombreuse. Il est un des cofondateurs du Congrès Mission, devenu un rendez-vous qui compte à chaque rentrée de septembre, pour la France entière, en tout cas la France catholique.

Je n'aurai pas la prétention d'approfondir les propos qui ont été tenus avant, parce que je suis un peu le cadet. Je me laisse bousculer par la question écologique depuis peu de temps. J'ai encore un grand plaisir à déjeuner le dimanche avec un bon steak ou un rôti. J'avais lu *Laudato Si'* jusqu'à la moitié, en me disant, comme dans la plupart des encycliques : « *C'est fou comme le Pape parle bien.* » Cela n'a pas changé grand-chose dans ma vie : à la maison, on fait le tri sélectif, on a installé des ruches, on fait du compost et je me suis considéré à la pointe de l'écologie. J'avais un rapport plutôt sympathique et bienveillant avec l'écologie, en me méfiant quand même clairement des excès. Je me disais : « *Soit c'est une lubie bobo ou une idéologie néo-soixante-huitarde, soit une levée de voix pour l'extrême gauche, soit une nouvelle dictature en puissance.* » Je suis un père normal, père de six enfants. Cela fait une empreinte carbone mais ce sont eux l'avenir du monde. J'ai essayé de suivre le Christ que j'ai rencontré il y a vingt ans et le Seigneur m'a appelé à l'évangélisation explicite, à l'annonce et au partage de la joie de connaître le Christ et l'Évangile aux personnes les plus éloignées. J'organise beaucoup de missions, de festivals, j'ai suffisamment à faire. C'était jusqu'à il y a un an.

Il y a un an, j'ai rencontré un vieil ami, Maxime de Rostolan. Il m'a un peu bousculé. J'ai découvert derrière le voile qu'on nomme « écologie », une réalité essentielle et multiforme. C'est-à-dire que c'était d'abord un lieu de conversion personnelle. Aujourd'hui je suis un *born again*, nouveau converti à l'écologie. Je vais simplement vous partager quelques découvertes que j'ai faites pendant ce chemin de conversion écologique. Pour moi, maintenant, l'urgence est là. J'ai constaté, comme vous, qu'il y a chez Maxime comme chez beaucoup d'entre nous, une blessure devant un monde démolé qui sombre dans une profonde incohérence. Nous voyons l'incohérence d'un monde sans Dieu, qui méprise l'homme. On voit aussi l'incohérence des hommes qui détruisent la planète et donc l'homme.

J'ai voulu en savoir plus sur cette urgence et je suis allé rencontrer ceux qui se battent sur le terrain de l'écologie. J'ai participé à un week-end de travail où j'ai rencontré beaucoup de personnes très engagées pour le climat, pour une économie plus juste, pour le « zéro déchet », des responsables d'associations : *Colibri*, *Good planet*, et j'en passe. J'ai dû faire l'effort de me plonger dans ces sujets complexes. On vit une crise écologique historique. J'ai découvert Gauthier, Pablo Servigne, beaucoup d'auteurs et cette vérité sur laquelle on doit être lucide. Enfin j'ai découvert l'importance des vers de terre ! Sans les vers de terre, le sol ne respire pas et s'asphyxie. La pollution des sols fait qu'il y a une respiration acide des vers de terre. J'ai pris conscience qu'à travers nos actes, on avait une attitude suicidaire. Cela m'a un peu inquiété.

Et puis j'ai rencontré des gens ouverts, généreux, qui donnent leur vie pour cette cause. On peut parler de gens qui se convertissent, c'est une conversion profane mais profonde. J'ai découvert des gens qui décident un changement de comportement, un changement de manière de voir. Ils ont l'ambition d'un changement personnel et collectif. On a un monde à construire ensemble et un gros effort à fournir. Cette conversion, que je rencontre chez beaucoup, suscite d'abord en moi une admiration folle. J'avoue que ces peurs initiales ont disparu, à force de rencontrer des gens admirables.

J'ai rencontré aussi une certaine angoisse, une anxiété et il m'est apparu qu'on ne pouvait pas ne pas s'en préoccuper, ne pas être auprès de ces personnes, comme chrétien et ne pas connaître les enjeux écologiques, pour les accompagner au mieux et combattre à leurs côtés. J'ai rencontré des jeunes de *La Bascule*, d'*Extinction-Rébellion* et j'ai réalisé à quel point c'est LE sujet pour la génération qui se lève.

C'est interpellant. Au niveau pastoral, bon, super ! Mais je me suis dit : « *Est-ce mon urgence personnelle ?* » Quand c'est une urgence pastorale, c'est bien, si c'est une urgence humaine,

c'est bien. Mais j'ai six enfants, je suis architecte, je fais des missions d'évangélisation. On essaie de tenir une vie de prière. « *Est-ce que j'ai le temps pour une activité en plus ? Est-ce que je ne suis pas en train de faire fausse route ?* » Et puis j'ai entendu les appels répétés du Saint-Père à prendre soin de la maison commune. Je me suis demandé si c'était bien nécessaire. Oui, au niveau global mais au niveau personnel ? Surtout je vois le risque, pour beaucoup de chrétiens, de plonger dans l'écologie et d'oublier le Christ.

En fait la terre va mal, l'urgence climatique n'a jamais été aussi grave et je vois parfois des chrétiens, au service de la planète et du vivant, avec un risque de se paganiser, d'oublier le Christ et de le faire passer au second plan. Après avoir parfois dévié en ONG, les œuvres chrétiennes ne pourraient-elles pas dévier en WWF ? Je me suis tourné vers le Seigneur et j'ai découvert que l'écologie n'est pas d'abord une activité mais un état, comme la mission, comme la charité. Mon rapport à l'environnement est profondément lié à mon rapport à Dieu et aux autres. Il n'y a pas de sainteté sans un rapport juste à l'environnement. C'est une sorte d'affirmation, je ne sais pas si c'est très théologique, mais c'est ce que j'ai découvert pour moi-même.

J'ai compris que j'étais sous-éduqué en sainteté environnementale, en vie chrétienne, en écologie selon Jésus Christ ou avec Jésus Christ. J'ai mis du temps à accepter que mon corps n'était pas seulement un véhicule de mon âme, mais que je serai sauvé corps et âme. De la même façon, on ne peut pas considérer la création uniquement comme un cadre qu'il faut entretenir le mieux possible dans lequel on est, on grandit, on est sauvé par le Christ, on meurt. On est profondément lié à la création, d'ailleurs le Christ nous envoie évangéliser toute la création.

J'ai découvert qu'en fait, mal se comporter envers la création, c'est mal se comporter envers Dieu. Non pas que la création soit Dieu, elle est un don de Dieu. Et non pas que la créa-

tion soit plus importante que l'homme, mais y attenter, c'est attenter au projet de Dieu. Par ce travail sur l'écologie, j'ai redécouvert la notion de péché, au niveau global, dans la relecture de Genèse 1: Dieu a créé un cosmos à partir du tohu-bohu, du chaos. Il a ordonné le chaos, il en a fait la création dont l'homme et la femme. Le péché, c'est cette réintroduction du chaos dans le cosmos. Alors je pêche chaque fois que je perturbe cette harmonie, ordonnée par la charité: colère, envie, jalousie, en jetant des déchets par terre ou en gaspillant l'eau. Je ne voyais pas ce lien évident.

Par l'écologie, j'ai redécouvert que Dieu nous a confié la création pour l'administrer avec charité, exercer la charité envers la création. C'est tout un concept: tout en ayant mis l'homme au sommet de la création, le catéchisme nous rappelle qu'il existe une unité et une solidarité entre les créatures, car toutes ont le même Créateur, toutes sont aimées de lui et ordonnées à sa gloire. Quand nous exploitons les autres créatures, nous brisons une unité voulue par Dieu. Et je ne le savais pas.

Par l'écologie, j'ai redécouvert que surconsommer au mépris des populations qui meurent de faim dans le monde, au mépris des générations à venir est une forme d'égoïsme évident vis-à-vis de nos frères. Jean Bastaire dit: « *Le consumérisme est aujourd'hui l'ennemi direct de l'Évangile* », celui contre lequel les chrétiens doivent mobiliser toute leur foi et toute leur action. Il est l'idolâtrie majeure qui remplace actuellement, dans les supermarchés, le Royaume de Dieu par le royaume du vide ou le royaume du trop-plein. J'étais aveuglé là-dessus.

Par l'écologie, j'ai redécouvert la sobriété de vie, qui est une sorte de chasteté à l'égard de toutes choses. On a perdu une forme de chasteté à l'égard de la nature. Nous limiter de façon volontaire dans notre consommation de nourriture, de ressources naturelles, nous limiter dans nos biens matériels (« *moins de biens, plus de liens* »), faire l'effort de prendre

des douches courtes, d'acheter d'occasion, ce sont de beaux sacrifices. Il s'agit de découvrir une nouvelle forme d'ascèse individuelle et collective et pour y parvenir, on a peut-être à redécouvrir le sens du sacrifice. C'est en contemplant la Croix, pour m'unir au sacrifice du Christ que je redécouvre, que cela me rend capable de sobriété.

Il y a pour moi un lien évident entre écologie et vie chrétienne. En fragilisant mon rapport à la création, je m'apercevais que je fragilisais ma propre foi. C'est la raison pour laquelle l'écologie est peut-être la priorité spirituelle de notre temps. Dans leur déclaration de Venise, en 2002, saint Jean Paul II et Bartholomé I^{er} disaient déjà : « *Il faut une conversion intérieure du cœur qui puisse conduire à un changement de modes de vie et à une modification des schémas inacceptables de consommation et de production. Seule une conversion authentique dans le Christ nous permettra de changer notre façon de penser et d'agir.* » Je voyais combien le Christ est au centre de cette démarche écologique et moi, je pouvais le mettre au centre et plus qu'au centre : c'est lui qui me conduisait dans cette démarche de transition écologique. Je me suis rendu compte, pour ma vie, que c'était de l'ordre du combat spirituel.

Beaucoup nous disent qu'on est en fin de cycle, qu'on serait plus proche du grand effondrement et qu'on pourrait avoir une remise en question : cela sert-il à quelque chose ? La première chose que j'ai envie de dire, c'est que ce n'est pas une raison pour ne pas se convertir. Le contexte dramatique qu'on vit est le révélateur d'une conversion qui n'a pas eu lieu assez tôt. Il en va de la dignité humaine, il en va de la paix, de la justice. Donc convertissons-nous.

La seule manière de vivre paisiblement cette crise écologique, c'est de redécouvrir la solidarité, l'interdépendance, comme le vit la nature, se pencher sur la science de la complexité. Yann Arthus-Bertrand met en avant les vertus chrétiennes, comme celles qui nous permettront de traverser la crise à venir. Cela m'a interpellé

comme chrétien. C'est un appel très fort à ce qu'on soit au premier rang dans ce combat écologique, parce que les vertus qu'on propose, qu'on défend sont celles qui permettront de traverser la crise à venir. Soyons, dans les temps qui viennent, des prophètes de l'écologie. Il faut savoir « *écouter les signes des temps* », comme dit Vatican II, la maison brûle.

Ma question à ce stade, en est une autre : si pour moi, chrétien, c'est en vue de Dieu que je dois me convertir à l'écologie, les écologistes eux ne sont pas tous dans une spiritualité compatible. On parle d'anthropologie déviante, d'animisme, de panthéisme. Alors je me suis posé la question : peut-on travailler ensemble avec ces groupuscules comme *La Bascule*, *Extinction-Rébellion* ? Avec quelques amis, on s'est dit : il faut aller les rencontrer. On a participé à un week-end organisé par *La Bascule*, à Pontivy et on était repérables comme membres de l'Église catholique, c'était notre organe, notre association. On a eu beaucoup de discussions. L'accueil a été très bon, très bienveillant, un beau moment chez beaucoup d'entre eux, une grande joie de voir des catholiques sensibles à la question et s'impliquer. Il y en a même plusieurs qui vivaient là-bas depuis six mois et je peux vous dire qu'ils n'ont pas perdu la foi. Il y a une attente de leur part envers l'Église : l'Église doit être un acteur important de cette transition et doit prendre la mesure de la crise à venir et prendre sa place. Il y a une grande quête spirituelle qui trouve des réponses dans la méditation, le chamanisme, le yoga, les spiritualités orientales. Mais il faut être là ! Présent. Le Christ a son mot à dire. Nous avons eu beaucoup de discussions autour de la foi.

J'ai déjeuné avec une jeune fille de *Extinction-Rébellion* qui vient de se marier. Elle n'a jamais été catéchisée, elle a une famille complètement athée et grâce à l'écologie, elle a développé une vie spirituelle d'une grande profondeur. Tout ce qu'elle me décrivait de sa vie, c'était une vie chrétienne sans le Christ, sans l'Église. C'était très touchant.

Je passerai sur le rapport au vivant qu'entretiennent ces jeunes écolos. Souvent, il y a une fascination pour le vivant qui m'a fait redécouvrir la notion de contemplation. Comme créature, dans un système bien plus large que moi-même, j'appartiens au vivant ; on oublie souvent cette forme de contemplation et d'émerveillement devant le vivant.

Pendant une semaine, *Extinction-Rébellion* a bloqué la place du Châtelet et toutes les rues autour. Pendant cette semaine-là, une quinzaine de jeunes d'*Extinction-Rébellion* et de *La Bascule* sont venus dîner avec un groupe des jeunes d'*Anuncio*. J'avais quelques amis cathos un peu inquiets, pas très sensibles à l'écologie, plutôt « Manif pour tous ». Ils croyaient voir débouler l'extrême-gauche à la maison ! Ils ont été bien déroutés, bien bouleversés de voir ces jeunes militants équilibrés, ouverts, qui donnent leur vie pour sauver la planète. Ils sont venus avec mille questions sur la foi, le lien avec l'écologie, l'engagement de l'Église. Et après une belle soirée, on a proposé à ceux qui voulaient, de venir vivre notre habitude, c'est-à-dire de confier cette journée dans la prière. Ils sont tous venus, on a prié dans un climat très naturel d'amitié. Comme dans toute évangélisation, on a été les premiers évangélisés. Ces jeunes ont vraiment ouvert, chez mes amis et chez moi, un nouveau chantier pour la foi. Cette amitié rend naturelle aussi l'implication de tout un groupe d'*Anuncio* et de jeunes cathos, dans les actions de *La Bascule*, d'*Extinction-Rébellion*.

Je suis allé aux dernières manifestations pour le climat, à Paris. Qu'est-ce que j'ai vu là-bas ? Des personnes très diverses, des migrants, des Verts, des associations et les *Chrétiens unis pour la terre*, présents, en trop petit nombre. Ces manifestations regroupent des personnes qui n'ont pas toutes la même pensée mais un combat commun : défendre la maison commune qui part en feu. Étonnamment peut-être, je me suis trouvé bien à ma place, parce que le Christ peut éclairer ce combat, pour le rendre plus juste. L'Église, qui est présente auprès

des pauvres, au chevet des mourants, des personnes seules, pour l'accueil des migrants est quand même très peu présente à cet endroit-là, alors que l'écologie devient le sujet de société dont dépendent tous les autres.

J'ai fait un rêve : je voyais 15 évêques, 200 prêtres, 3 000 laïcs qui marcheraient pour dire « *Stop à la déraison de l'homme, stop à la culture du déchet* », comme le dit le Saint-Père. On n'a pas pu en rester là et, tout naturellement, on a souhaité proposer des ateliers et des tables rondes au Congrès Mission : il y a eu plus de monde que prévu. On se demandait si ce serait des militants écolos ou des climato-sceptiques ? La réponse est simple. Au Congrès Mission, ils sont tous venus avec une conviction : l'Église doit être plus présente au front. En phase avec la société civile, les chrétiens de tous bords sont en train de s'éveiller à la conscience écologique. On ne peut que s'en réjouir.

Chers pères-évêques, vous êtes attendus. Le pape François nous a invités à prendre soin de la maison commune. Cela fait évidemment écho à l'appel de saint François d'Assise : « *Rebâtis ma maison.* » Nous, comme saint François d'Assise, on fait du compost, des toilettes sèches ; on change nos habitudes de vie mais cela ne suffit pas. Comme saint François d'Assise l'a compris après – il a rebâti l'Église au sens large – le Saint-Père nous appelle à prendre soin de la maison commune, moi, je comprends, je commence tout juste à comprendre l'écologie intégrale. Cela sous-entend toute ma vie et aussi tout le système dans lequel je vis. Ces jeunes militants que j'ai rencontrés ont entendu l'appel de la terre-mère. Et si nous nous plaçons avec eux, comme le pape François, dans le prolongement de l'appel de saint François d'Assise, à la suite de Paul VI, Jean Paul II, Benoît XVI, qui nous ont invités sans relâche à un réveil écologique, on peut voir dans une herméneutique de la continuité, n'est-ce pas, que ce sera une occasion inédite de remettre le Christ au cœur de nos vies. Nous avons une place prophétique à prendre, tout comme Jonas, sur cette question. N'ayons pas peur ! ■

ÉCHANGES SYNODAUX

MÉTHODOLOGIE

PAR M. LAURENT VAN DITZHUISEN

« UNIVERSITÉ DU NOUS »

Nous allons avoir un temps de 30 minutes autour d'une première phase de remontée synodale, c'est-à-dire ce qui est présent, ce qui remonte de ce que vous avez entendu ce matin, avec nos six intervenants venus déposer leur parole. L'idée – c'est pour cela qu'on vous a proposé de vous mettre par diocèse – est que vous puissiez échanger entre vous, à deux, trois ou quatre, selon le nombre d'invités qui sont venus avec leur évêque. Que retirez-vous de ce qui a été dit ce matin ? Pas tant en termes de contenu : « *Oui, j'ai appris ça, ça et ça* », mais plutôt ce que vous en retirez personnellement, ce que cela vous a fait.

Pour l'instant on n'est pas tellement dans les solutions, dans l'axe « on va essayer de voir ce qu'on peut faire dans nos diocèses. » C'est pour demain. Pour l'instant, on continue un peu à descendre : qu'est-ce que cela génère comme questions, où cela vient-il me heurter ou me conforter, qu'y a-t-il de très nouveau pour moi qui s'ouvre ? On est plutôt dans l'ouverture, le ressenti de ce qui a été reçu ce matin.

Vous allez avoir 15 minutes, découpées en 3x5 parce que c'est la grande majorité des diocèses : un évêque plus deux invités. Il y en a d'autres pour lesquels ce n'est pas le cas, mais vous vous arrangerez dans le timing que je vais donner.

Pendant 5 minutes, une de ces trois personnes peut s'exprimer selon ce que je viens de proposer. Creuser ce que cela me fait ? Qu'est-ce qui s'est passé en moi ? Qu'est-ce que cela fait surgir comme question ? Ce que cela questionne, vient heurter ou conforter ? Peu importe. Les deux autres personnes, pendant ces 5 minutes, sont dans une écoute active. Soit ne rien dire mais être vraiment dans l'attention à l'autre, dans une vraie écoute profonde de ce que la personne est en train de partager. Ou, potentiellement la questionner. Pas dans l'idée de commencer à dire ce que j'ai envie de dire, mais par des questions ouvertes, qui l'aident à creuser là où elle a commencé à s'ouvrir. Pendant 5 minutes, vous ne pouvez faire que cela : écouter, voire questionner, en laissant le maximum de temps à la personne pour s'exprimer, y compris si elle rentre dans le silence, c'est aussi une possibilité ; quelquefois on en a besoin avant de pouvoir reprendre sa parole.

Au bout de 5 minutes, je vous ferai signe, je vous dirai un petit peu avant de terminer ce que vous êtes en train de dire. Si vous n'avez pas tout dit, ce n'est pas grave. On passera à une autre personne du trio, qui prendra la parole et fera le même exercice. On va donc le faire trois fois. Pour les gens qui ne sont que deux ou qui sont plus, à vous de voir comment vous répartissez ces 15 minutes, selon ce qui est bien pour vous.

Je vais vous demander de parler un peu à voix basse. Au-delà du niveau sonore qui pourrait avoir tendance à monter, je régulerai si je vois que cela monte trop haut, jusqu'à parler très fort et à crier. Cela invite à de l'intériorité, parce que c'est là que je vous invite aller, dans ce que vous avez besoin de partager, dans ce qu'on vous invite à partager en tout cas. Donc au mieux, parlez le plus bas possible.

À la suite de ces trois expressions, je vous demanderai tout à l'heure de prendre un temps avec vous-même pour écrire quelque chose qui résume ou spécifie quelque chose que vous avez entendu, ou que vous avez-vous-même

partagé pendant ces 15 minutes. Ou une nouvelle idée qui est là. Quelque chose d'assez simple, quelques mots, une phrase, un mot peut-être et puis on récupérera tout. Pendant les ateliers, on va construire un grand mur dans le hall qui permettra d'avoir tout cela en visu. À d'autres moments, vous pourrez venir regarder tout ce qui s'est écrit.

Entre chaque temps de parole, on prendra juste un tout petit temps de silence, très court, histoire de ne pas sauter d'une parole à l'autre et de laisser le temps d'infuser ce qui vient de se dire et se partager. Je vous souhaite un très bon moment entre vous. ■

PAROLES DE PARTICIPANTS

- Joie de ce qui a été entendu. Ce ne sont pas des choses molles.
- Partage des larmes : joie ou peur ? Cela me fait autant de mal que de bien. Joie d'entendre cela ici.
- Joie d'être ici. On est tous ensemble et on est frères. C'est tous ensemble qu'il faut y aller.
- Remercier les intervenants de ce matin. Sentiment de grande paix alors que je suis souvent mû par une grande tension et un sentiment d'urgence. Même si c'est trop tard, cela ne t'empêche pas de te convertir.
- Redécouvrir la Parole de Dieu à la lumière de ce qui a été dit.
- Émerveillé et angoissé par les interventions. Vous avez un charisme de leader. Nous avons chacun nos dons. Nous sommes appelés, chacun là où l'on est.
- Cette rencontre montre que l'Église est vraiment communion.
- Cela fait longtemps que l'on essaie de marier nos vies de chrétiens et d'acteurs de l'écologie. Cela nous aide. Je voudrais souhaiter beaucoup de courage à ceux qui ont tant appris aujourd'hui. Comment mettre en commun pour s'entraider sur les mots et les bons curseurs ? Même si on n'y arrive pas, cela met mon âme en paix d'essayer.
- Invitation ressentie comme un appel. Je me sens pleine d'espérance. En tension entre tristesse et enthousiasme. Énorme défi à relever. Prise de conscience d'une responsabilité, avec nos statuts respectifs.
- Devant l'histoire, nous connaissons les prénoms des enfants que nous avons lésés.
- Grâce : difficile, bousculé, torturé. Les actions de ces personnes sont invitantes pour bousculer nos manières d'être et de vivre. Recevoir un appel à Lourdes, avec son évêque de la parole du Pape avec *Laudato Si'*.

RELECTURE THÉOLOGIQUE

PRÉSENTATION DE LA SÉQUENCE

PAR MGR ÉRIC DE MOULINS-BEAUFORT

ARCHEVÊQUE DE REIMS
PRÉSIDENT DE LA CONFÉRENCE DES ÉVÊQUES DE FRANCE

La journée d'hier a été je crois assez intense grâce aux intervenants dont nous avons bénéficié. Je les remercie encore, aussi bien pour leur intervention ici que pour les cercles Samoa auxquels ils ont participé, auxquels nous avons tous participé de manière je l'espère fructueuse.

Ce matin nous avons un travail en plusieurs temps, nous allons commencer par demander à Elena Lasida et Fabien Revol de nous proposer une relecture théologique de ce que nous avons entendu hier. Le but est de nous mettre en mouvement pour le travail que nous aurons ensuite à faire tous ensemble selon des modalités qui nous seront présentées par Laurent.

Elena Lasida est d'origine uruguayenne. Elle est professeur d'économie à l'Institut catholique de Paris où elle dirige le master « Économie solidaire et logiques de marchés ». Elle est aussi membre du comité scientifique de la chaire « Bien commun ». À la CEF, elle est chargée de mission « Écologie et société » et s'occupe du pilotage du label Église verte. Elle est aussi membre du Conseil d'administration des sciences sociales de France et de la Fondation Jean-Rodhain.

Fabien Revol, lui, est enseignant-chercheur à l'Université catholique de Lyon et titulaire de la chaire Jean Bastaire, première chaire consacrée vraiment à l'écologie dans l'une de nos facultés de théologie. Il a été formé notamment à Toronto, au Canada. Il a eu la chance de rencontrer Jean Bastaire et a présenté une thèse sur la création continuée ainsi que de nombreuses autres publications.

RELECTURE

INTERVENTION EN ASSEMBLÉE

PAR MME ELENA LASIDA

DIRECTRICE DU MASTER « ÉCONOMIE SOLIDAIRE ET LOGIQUES DE MARCHÉ » (ICP)
CHARGÉE DE MISSION « ÉCOLOGIE ET SOCIÉTÉ » À LA CEF

IMPRESSION GÉNÉRALE

DE L'EXTRAORDINAIRE

Je commence par un retour général sur ce qu'on a vécu hier. Je dirai volontiers qu'hier il s'est passé quelque chose : nous avons fait une expérience, nous avons vécu quelque chose d'extraordinaire. D'abord par la composition de cette Assemblée : pour la première fois une Assemblée avec des évêques et des non-évêques.

Extraordinaire aussi par les témoignages très forts. Les six témoins étaient des personnes très diverses avec des parcours différents : certains plus militants, d'autres plus institutionnels ; certains parlaient au nom de leur foi, d'autres au nom de leur conscience écologique et pourtant il y avait une énorme convergence dans ce qu'on a entendu.

Extraordinaire aussi par la manière dont nous avons travaillé ensemble. Cela donne à voir ce que j'avais dans mon imaginaire derrière ce mot « synodal », avec un échange vraiment très participatif, grâce aux méthodes utilisées autant dans les ateliers qu'en plénière. Cela donne des outils, des méthodes qui permettent de partager et de décider ensemble autrement.

C'est également l'audace d'initier un processus dont on ne connaît pas le résultat. On n'est

pas venu avec un projet dont on voulait nous convaincre de le mettre en application. On nous a proposé de se laisser déplacer et voir ce qu'on fait ensemble. Je trouve cela très courageux.

Cela s'est dit dans les échos entendus dans les moments informels et hier en fin de matinée quand on a pris la parole de manière spontanée : la joie d'entendre cela ici, la joie d'entendre une parole radicale et non molle, des larmes de joie et de peur, la joie d'appeler son évêque par son prénom, une proximité rendue possible, on a entendu aussi une grâce, du bonheur.

UNE PRÉSENCE

Pour nommer ou qualifier cette expérience commune, j'utiliserais volontiers le mot de présence. Nous avons vécu quelque chose de l'ordre de la présence. Plusieurs parmi nous, et je l'ai entendu, se posent la question : oui, mais maintenant, que faire ? Nous n'en sommes pas encore au moment de décider de l'action. On a entendu six témoins et on a vu l'importance d'avoir vécu quelque chose de très fort pour ensuite passer à l'action et se poser la question de l'efficacité de l'action. C'est pour cela que j'utilise volontiers de mot de présence : avoir entendu tous ensemble ces informations crée quelque chose de très fort, d'extraordinaire. Cela crée du commun parce qu'on a entendu ensemble ces six cris qui nous ont été adressés hier.

Le synode sur l'Amazonie vient de finir. Dans le cadre de ce synode, le *Pacte des catacombes*, célébré au moment du concile Vatican II, a été célébré à nouveau. Un texte nouveau contient l'invitation à passer d'une pastorale de la visite à une pastorale de la présence. J'ai choisi ce mot de présence en écho à cela, qu'il faut creuser.

LE CONTENU

DE LA MENACE À LA PROMESSE

Il y avait une très grande convergence dans les témoignages. Ils ont tous raconté une même expérience : comment une menace fait place à une promesse. Pourquoi une menace ? Ils ont parlé de bouleversement, de chute, d'effondrement, de collapsologie, d'écroulement, de catastrophe, des mots qui disent fortement la menace. Mais on a entendu à chaque fois comment cette expérience de menace a fortement généré des promesses, de nouveaux possibles source de choix, source de sens. On a beaucoup entendu les mots émerveillement, cohérence, entraide, complémentarité. Voilà les promesses entendues à travers l'accueil de cette menace. Ils ont donné des pistes à chacun pour faire cette expérience de transformer la menace en promesse.

L'EXPÉRIMENTATION

La capacité à se laisser déplacer, Xavier disait de se laisser décentrer, à se laisser bousculer, on a entendu la question de Fabrice, quel type de basculement, de bousculement vous choisissez d'avoir ? Maxime racontait comment il est passé de la pédagogie à la permaculture, des fermes d'avenir à *La Bascule*, à travers différentes expériences. Martin expliquait comment il est passé de travailleur social à la création de l'APA. Raphaël racontait ses expériences de conversion écologique très récentes mais très radicales. Il a laissé déplacer ses représentations sur les écologistes, au point que ces écologistes sont devenus pour lui des gens qui l'ont évangélisé, alors qu'ils ne connaissent pas forcément l'Évangile.

Des expériences très fortes de déplacement, de décentrement, une capacité d'expérimenter, de tâtonner, d'accepter de se tromper, de dire ce n'est pas par ici mais cela permet de voir qu'il faut aller d'un autre côté. Cette capacité d'expérimentation me fait penser à ce mot que le pape François utilise souvent, celui de « processus ». Le Pape dit qu'« *il faut initier des processus plutôt que posséder des espaces* ». On ne connaît pas le résultat, il n'y a pas de modèle connu d'avance à appliquer, il y a à inventer, à créer, à initier des processus.

Cette idée est aussi très présente dans une expérience beaucoup plus fondamentale, qui a été dite dans les six témoignages : comment une expérience de perte, d'échec, de crise ouvre un nouveau possible. Gauthier disait : « *La pénurie crée de la coopération*. » On a été surpris de voir comment un collapsologue nous parle d'espérance. C'est une collapsologie qui n'annonce pas la mort mais qui au contraire annonce une promesse de vie, qui rend vivant. On a entendu hier, dans un des ateliers, quelque chose de très fort : la douleur fait partie de la beauté, fait partie du vivant. Il n'y pas à opposer mort et vie, c'est justement la mort qui rend possible la vie nouvelle. Cela renvoie très fortement à l'un des mystères fondamentaux de notre foi chrétienne, le mystère de la résurrection. Pour moi, les six témoins nous ont parlé de résurrection : comment des expériences de mort – quand on est capable de les traverser – créent de la vie nouvelle, de nouveaux possibles.

LA COMMUNION

Ce n'est pas un mot que l'on a beaucoup entendu. Ce que j'ai entendu fortement à travers les six témoins, ce sont de nouvelles manières de vivre ensemble, de « faire du commun ». C'est très fort car c'est dans nos lieux de vie, de travail, nos territoires, l'Église est un lieu de « commun ». C'est une invitation à penser et à créer de nouvelles formes pour faire du « commun » par les relations. On a entendu Xavier parler du prochain qui n'est

pas seulement la personne à proximité mais les générations futures, les personnes en situation de pauvreté qu'on ne connaît pas mais qui habitent notre planète. C'est la création tout entière et ce prochain qui nous invitent à repenser tous nos modes de vie. C'est ce que présentait fortement Fabrice en interrogeant notre mode d'alimentation, de déplacement, de loisirs et la manière dont ces modes de vie devraient avant tout être choisis en pensant à leur impact sur nos prochains, c'est-à-dire sur tous les autres vivants. On a entendu en termes de relations beaucoup parler d'entraide, de coopération et on a souvent entendu cette phrase : « plus de liens et moins de biens ».

Le mot « collectif » est revenu très souvent dans les témoignages. Fabrice parlait du récit de Jonas et disait comment le roi avait justement rendue possible cette conversion générale, mais on a entendu parler du *lobbying*, des désobéissances non-violentes. On a aussi entendu la remise en question des organisations hiérarchiques pyramidales et du patriarcat. Ces formes d'organisation collective sont peut-être à interroger et à remettre en question. On a même entendu dire qu'il fallait changer le système de comptabilité nationale et introduire dans la comptabilité la richesse relationnelle, pas seulement la richesse matérielle monétaire et puis il y a eu un appel lancé aux évêques : trente évêques qui iraient dans une manifestation sur le climat, visiblement, donc une présence claire dans des manifestations de la société civile.

Une interrogation en termes de relations interpersonnelles, d'inter-vivants et aussi en termes plus politiques sur nos façons de faire du commun aux différentes échelles où nous sommes. Je le mets en lien avec la communion parce que justement c'est un terme qui apparaît très fortement dans *Laudato Si'*. Je l'ai vu réapparaître encore plus fortement dans un texte du pape François qui vient d'être publié, *Notre mère la terre*, un recueil de différentes déclarations et messages du Pape en lien avec la question écologique. Dans un texte final iné-

dit, il donne des éléments intéressants pour creuser la dimension spirituelle de la conversion écologique, avec le mot central, le mot clé de communion.

Tout ce qui existe dans la création est une empreinte du Père, une trace de Dieu ; à travers la création, c'est Dieu qui se donne à nous d'où l'importance d'entrer en communion avec toute créature, avec toute chose qui existe parce que c'est d'une certaine manière Dieu qui est présent directement. Je cite une phrase : « *C'est la capacité de communion de l'homme qui conditionne l'état de la création.* »

Certes il faut des transformations scientifiques, mais avant tout il y a notre capacité d'entrer en communion avec les autres. Le Pape dit : « *Il faut redécouvrir le monde, non comme un but en soi mais comme un sacrement de communion.* » Je vais laisser Fabien revenir sur la notion de péché écologique, mais quand le Pape parle du pardon il dit : « *Il faut demander pardon de nous être laissés prendre par des logiques qui divisent, qui affament, qui isolent et qui condamnent.* » « *Demander et recevoir le pardon, c'est être artisan de communion.* » Le pardon est associé à cette expérience de communion. Et pour moi, toutes ces expressions sur la communion résonnent avec ce que j'ai entendu des six témoins parlant de relations d'interdépendance et de création du collectif, fondées sur des relations d'entraide plutôt que de compétition.

LA JOIE

C'est un mot qui est revenu souvent, parfois directement, parfois avec d'autres ressentis. Autant les témoins ont fait état de la gravité à laquelle on est confronté, autant ils ont dit dans leur démarche de conversion que c'était avant tout une source de joie.

Martin nous racontait comment l'université de l'écologie intégrale avait été un moment très fort de prise de conscience de la gravité à laquelle on est confronté mais également une expérience forte de joie. Fabrice interrogeait la notion de contrainte et disait : « *La contrainte peut devenir*

désirable justement parce que la limite crée du nouveau.» Gauthier finissait son intervention par : « *Ce sera difficile et plein de joie.* » On a aussi entendu beaucoup le mot d'émerveillement. Je pense qu'il y a quelque chose de l'ordre de la joie dans la conversion écologique. La manière dont ils ont parlé de joie me renvoie à l'expérience de l'espérance chrétienne.

Pourquoi? Lors de la veillée, nous avons entendu cette très belle référence à l'espérance de saint Paul : « *voir ce qu'on espère, ce n'est pas espérer* ». Ils nous disaient qu'on ne sait pas vers quoi on va, mais on a la joie de le dire. On a la possibilité d'inventer du nouveau qui va nous permettre de vivre mieux ensemble. Pour moi c'est aussi une expérience d'espérance. ■

PASSER DU TÉMOIGNAGE À L'ÉLABORATION

INTERVENTION EN ASSEMBLÉE

PAR M. FABIEN REVOL

ENSEIGNANT-CHERCHEUR À L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LYON
TITULAIRE DE LA CHAIRE JEAN BASTAIRE

Merci pour cette invitation qui m'a beaucoup touché. L'espérance est effectivement le thème sur lequel je vais embrayer. Vous me permettrez de resituer certaines questions de manière un peu plus systématique pour passer du registre du témoignage à celui de l'élaboration, d'autant plus qu'hier un évêque m'a fait remarquer que certains de nos intervenants, autour de la quarantaine, avaient le défaut de leur génération : ils ne structuraient pas leurs propos. Alors, venant récemment d'entrer dans cette même décennie et appartenant donc à cette génération, je relève le défi qu'il m'a adressé et je vous annonce un plan en trois parties.

ÉCOLOGIE INTÉGRALE POUR UNE ÉCOLOGIE DE L'ESPÉRANCE

DU REJET DU CATASTROPHISME

Nous avons fait une expérience commune à notre humanité et peut-être est-ce Raphaël qui l'a le mieux exprimé avec émotion : le sens d'une certaine peur, d'une certaine blessure, de voir le monde démoli investi dans une certaine incohérence, voire une attitude suicidaire de la part de nos contemporains dans notre rapport à notre planète. Ce constat peut faire naître angoisses et anxiété.

Dans *Laudato Si'*, il y a une place tout à fait juste à cette posture. Pour le Saint-Père, on peut dire

qu'elle est symptomatique de ce qu'il appelle, au n° 49 de *Laudato Si'*, «*la clameur de la terre et la clameur des pauvres*». Nous l'avons vu avec Maxime de Rostolan au sujet des jeunes qu'il accompagne, je le cite : «*Dans un monde effondré, ton diplôme ne servira à rien.*» Le catastrophisme est ambiant dans notre société, il paraît parfois excessif aux chrétiens que nous sommes et en particulier à leurs pasteurs car cela ne semble pas en résonance avec l'espérance qui naît de la foi. Ils rejettent alors parfois les aspirations écologiques car devant tant d'excès, ils ne peuvent accepter une posture fondée sur la peur de la catastrophe. Mais hier, nous avons entendu l'acceptation lucide et courageuse de ce qui vient. Nous n'avons pas entendu que du catastrophisme, c'est bien ce qu'a dit Elena juste avant moi.

À L'ACCEPTATION LUCIDE ET COURAGEUSE

Mgr Éric de Moulins-Beaufort a lui-même commencé son introduction en donnant le ton et en disant à peu près en ces termes que les perspectives de fin d'un monde nous entraînent à attendre sans panique ce qui peut se produire.

Gauthier Chapelle, le collapsologue, nous a paradoxalement appelé, je le cite, «*à nous préparer à vivre à la fois des temps difficiles et plein de joie*», nous faisant ainsi comprendre que collapsologie et catastrophisme sont dif-

férents. En synodalité, mon cher évêque a exprimé la tension entre peur et espérance qui s'est dégagée de nos discussions. De même un très cher co-diocésain a exprimé le besoin de ne pas disqualifier la peur pour autant parce que « *l'espérance ne s'oppose pas au désespoir.* »

C'est une question de lucidité et une mission probablement insufflée par l'Esprit Saint. En ce lieu « boosté » par l'intercession de la Vierge Marie, Maxime de Rostolan nous a paisiblement déclaré, telle la sainte Bernadette de ce temps : « *Je suis chargé de vous dire la vérité, pas de vous convaincre.* »

POURQUOI SE FATIGUER POUR RIEN SI LES SCIENTIFIQUES SE TROMPENT ?

Il y a donc une tension à explorer et à assumer. Avant d'entrer plus avant dans cette tension, je voudrais aborder l'autre versant du problème : pourquoi se fatiguer pour rien si les scientifiques se trompent ? Et là je mets un peu les pieds dans le plat. On nous cite des chiffres énormes, on nous a montré de magnifiques courbes qui illustrent des évolutions dramatiques des équilibres systémiques de l'ensemble planétaire. Quelle fonction ont ces chiffres énormes, quelle posture trouver devant ces chiffres catastrophiques ?

Pour certains il y a la posture de la négation. Je voudrais répondre à l'interpellation d'un archevêque que j'ai retrouvé avant-hier soir : « *Et si tous ces chiffres étaient faux ?* » Si le consensus scientifique sur la crise écologique était erroné, est-ce qu'on ne serait pas en train de perdre son temps ici ? C'est une question qui a été abordée hier en atelier et l'un des participants a offert cette réponse que j'ai trouvée assez significative : « *Même si les scientifiques se trompaient, il y a tellement de bonheur à trouver dans cette conversion à l'écologie intégrale qu'il n'est pas besoin que ce soit vrai pour qu'on s'y mette.* » Cela résumait ce que j'avais l'intention de vous dire et que j'ai retrouvé, notamment dans certains textes du pape Benoît XVI, qui note que la crise écologique n'est pas pour rien dans le réveil des chrétiens en ce qui concerne

le sens de leur relation à la création. Elle joue un rôle d'avertisseur qui fonctionne comme un appel à la conversion : « *La crise écologique est donc une opportunité historique pour élaborer une réponse collective destinée à convertir le modèle de développement global selon une orientation plus respectueuse de la création et en faveur du développement humain intégral s'inspirant des valeurs propres de la charité dans la vérité* » (Message pour la célébration de la Journée mondiale de la paix 2010, n° 9).

Dans le même état d'esprit, j'ai repéré dans le discours de Raphaël cette idée : « *L'effondrement est un révélateur d'une conversion qui n'a pas eu lieu assez tôt.* » J'ai trouvé cela assez génial parce que cela correspond bien à cet état d'esprit que nous avons à la vigile de Pâques, dans l'*Exultet*, quand on chante : « *Bienheureuse faute de l'homme qui nous valut un tel Sauveur.* » Parfois, j'ose me dire : « *Bienheureuse crise écologique qui nous valut une telle prise de conscience de notre vocation à être gardien de la maison commune.* »

LE RÔLE DE L'ESPÉRANCE

Et là, il faudrait le développer toute une histoire de notre rapport au traité de la création, qui n'est pas très simple à saisir et qui nous a amenés dans l'état dans lequel nous sommes aujourd'hui et je parle bien sûr de théologie.

Quel est le rôle de l'espérance dans cette tension ? Quelque chose m'a rempli d'espérance hier, c'est de voir deux bébés dans notre assemblée. Je trouvai cela extraordinaire. Je me suis dit : « *Voilà, on a tout compris, on invite deux bébés dans une assemblée d'évêques pour signifier que nous croyons que tout n'est pas foutu et qu'il y a quelque chose à construire ensemble.* »

Je compléterai quand même le propos de mon cher co-diocésain en disant que, si l'assomption de la peur n'avait pas lieu sans passer à une espérance, on ne serait pas non plus dans une forme chrétienne d'engagement. Je ne parle pas d'une espérance béate qui agirait comme un aveuglement en mode Walt Disney,

pour dire que tout ira bien à la fin parce que Dieu va régler tous nos problèmes écologiques à coups de baguette providentielle. D'un autre côté, ce n'est pas en prêchant non plus l'enfer qu'on augmente les statistiques de la pratique religieuse.

Une espérance née de la foi chrétienne : c'est peut-être dans les termes du concile Vatican II que j'en trouve la meilleure formulation : « Certes nous savons bien qu'il ne sert à rien à l'homme de gagner l'univers s'il vient à se perdre lui-même. Mais l'attente de la nouvelle terre, loin d'affaiblir en nous le souci de cultiver cette terre, doit plutôt le réveiller. Le corps de la famille humaine y grandit qui offre ainsi déjà quelque ébauche du siècle à venir » (*Gaudium et spes*, n° 39). En d'autres termes, le cœur de la foi chrétienne n'est pas ce qui nous endort mais ce qui nous réveille. Si, dans la foi chrétienne, on prend au sérieux ce que le pape François appelle la Bonne Nouvelle de la création, alors cette grâce qui nous est donnée à travers le mystère de la création vient éveiller en nous le souci, comme le dit ici le Concile, de cultiver cette terre pour réveiller en nous cette conscience de l'action en fonction d'une espérance.

ÉCOLOGIE DU SENS ET DE LA RÉVÉLATION

POURQUOI ÉCOLOGIE DU SENS ?

Fabrice Boissier nous a parlé des contraintes de l'écologie comme des contraintes à choisir, pour une sorte de bouleversement positif. S'engager en écologie, c'est effectivement contribuer à créer du mieux mais quelle est la nature de ce mieux et de ce désirable ? Je pense que c'est en rapport à la question du sens. De même Gauthier Chapelle nous a dit que, se préparer à apprécier la sobriété c'était se donner du temps pour se préparer à ce qui vient. Cette préparation ne peut pas faire l'économie de la question du sens qui va nous aider à vivre cette transition qui arrive. De même Raphaël a dit : « L'écologie intégrale c'est toute ma vie, c'est tout le système dans lequel je vis, le compost ne

suffit pas. » Cela doit rejoindre quelque chose de plus vital en nous pour nous faire avancer.

Dans mon village, j'ai un voisin agriculteur qui est un copain. Il cultive ses champs de maïs et de blé de l'autre côté de ma clôture et il me dit : « Fabien tu as bien raison de t'occuper de questions d'écologie mais qu'est-ce que c'est pénible toutes ces contraintes qu'on nous impose. Je ne peux pas choisir tous les produits que je veux, cela coûte plus cher, ce sont des contraintes à ma liberté. » C'est sûr que si l'écologie est vécue comme une écologie punitive, de la contrainte, cela ne va pas faire sens longtemps dans la vie des gens et cela ne va pas porter du fruit dans l'avenir ou dans la durée.

ÉCOLOGIE INTÉGRALE ET TÉTRAÈDRE MANQUANT

D'où l'intérêt de mettre en avant cette question du sens. Pour nous, chrétiens, cela a à voir avec la Révélation et en particulier la place de Dieu dans le dispositif général de l'écologie intégrale. Cela se passe dans un jeu de relations qui implique bien sûr la personne humaine. Qu'est-ce que l'écologie intégrale sinon une anthropologie, un projet anthropologique, celui de l'habitation de la maison commune ? En d'autres termes, il s'agit pour l'être humain de vivre une vie qui préserve ses conditions d'habitation sur la planète comprise comme maison commune. C'est une question de relation. Xavier a évoqué des pistes fondamentales dans son plan : réussir à s'aimer soi-même, à aimer son prochain, à soigner la création.

Gauthier Chapelle les a également évoqués quand il dit : « Il faut prendre soin de soi, des autres et de la terre. » J'ai été un peu désolé de voir qu'il manquait dans ses propositions la place de Dieu. Pourquoi ? Dans *Laudato Si'* on trouve évidemment ces différentes relations et la place de Dieu s'y trouve honorée. Le pape François, quand il fait cela, reprend la tradition qui le précède. On a parlé hier d'une herméneutique de la continuité. Il reprend les propositions de ses prédécesseurs, en particulier le triangle que propose Jean Paul II pour bien

vivre en être humain dans la création : il faut ajuster son rapport à Dieu, à la création et aux hommes. Ce triangle est même présent dans le *Compendium de la doctrine sociale de l'Église*. De même, Benoît XVI parlait en termes d'alliance: il s'agit de préserver l'alliance avec Dieu, l'alliance avec les autres et l'alliance avec la création pour que ces crises puissent se résorber ou être évitées. François, lui, va plus loin en proposant quatre relations que j'ai symbolisées par la figure du tétraèdre.

Ces quatre relations fondamentales sont: le rapport à Dieu, le rapport à soi, le rapport aux autres et le rapport aux créatures non humaines, la création tout entière. Et il s'agit d'articuler ces quatre relations pour penser notre habitation du monde, compris comme maison commune. Il s'agit d'ajuster et de rééquilibrer ces quatre relations fondamentales qui sont interconnectées les unes avec les autres. Alors on peut poser la question – et j'anticipe vos questions en la posant à votre place: comment faire entrer le non-croyant dans un tel projet, qui inclut Dieu dans le dispositif ? D'abord, je précise que ces quatre relations fondamentales étaient déjà présentes et ont inspiré le pape François depuis le thème du bien-vivre, le *buen vivir* d'origine andine.

Quelque chose, qui a traversé les âges et les traditions, a été repris par le Saint-Père pour situer l'écologie intégrale. Si on n'est pas chrétien, cela fonctionne quand même puisque le pape François nous propose – quelle que soit sa religion – de placer Dieu dans le dispositif. Si on n'est pas croyant en Dieu mais qu'on a quand même, en étant agnostique, une ouverture spirituelle, l'ouverture à la transcendance ou le rôle de la spiritualité, de l'intériorité peut prendre la place de ce quatrième pôle de relation fondamentale. Évidemment, face à un matérialiste athée, on aura plus de problème à s'entendre sur la constitution de ce quatrième pôle.

RÉVÉLATION ET ÉCOLOGIE INTÉGRALE

Mais d'un point de vue un peu plus chrétien, la question se pose de manière plus spécifique.

J'ai bien aimé la manière dont Raphaël a posé les questions : c'est le risque pour les chrétiens de se paganiser et d'oublier le Christ. Un jour, un membre de cette noble assemblée – alors qu'il n'était pas encore évêque – m'a dit, il y a maintenant dix-sept ans : « *Fabien, tu as raison de t'intéresser à l'écologie parce que l'écologie portera les hérésies du XXI^e siècle.* » Cela m'a profondément marqué et cela joue peut-être un rôle fondateur dans ce que je fais aujourd'hui. Vous avez pu constater que l'une des critiques faites au synode des évêques sur l'Amazonie fut – et est encore – une sorte de dénonciation du retour du paganisme et de l'intégration du paganisme au sein de l'Église, dénaturant ainsi la foi. Non, cela n'a pas été le cas ici, mais c'est intéressant quand même de l'évoquer en relation avec le synode. Quand nous évoquons la terre-mère, en tant que catholiques, nous ne le faisons pas comme les Amérindiens qui ont déifié le monde mais comme saint François d'Assise, le frère universel qui considère la terre-mère comme sa sœur, c'est-à-dire selon son statut de créature. Il n'y a pas de confusion panthéistique dans cela.

Raphaël a rassuré en disant qu'il n'y a pas de sainteté sans rapport juste à l'environnement et il a regretté d'avoir été sous-éduqué en sainteté environnementale. Il a aussi évoqué l'idée qu'on ne peut pas considérer la création comme un cadre: on est profondément lié à la création et ce cadre participe à l'aventure humaine. C'est en vue de Dieu que je dois me convertir à l'écologie, a dit encore Raphaël. C'est bien le sens du chapitre 2 de *Laudato Si'* intitulé « L'Évangile de la création ». *Laudato Si'* essaye de relever un défi ; ce que le pape François nous propose à travers ce texte, c'est de comprendre que la sauvegarde de la création est une posture qui découle naturellement de la foi en Jésus Christ ressuscité, de la conversion au Christ, de la *sequela Christi*. Le Pape pose la question de manière discrète dans *Laudato Si'* mais elle est quand même présente, sur l'authenticité d'une conversion ou adhésion au Christ qui ne vous entraîne pas à devenir gardien de la création.

TROIS QUESTIONS THÉOLOGIQUES ET UNE QUATRIÈME...

Je vais commencer par la quatrième...

ÉCOLOGIE HUMAINE

Peut-être certains d'entre vous se demandent-ils pourquoi on n'a pas abordé la question de l'écologie humaine de manière plus formelle. Je me suis posé cette question moi aussi et voilà ma piste d'interprétation. Pour nos intervenants, je pense qu'il est clair que l'anthropocentrisme moderne, qui préside au fonctionnement de nos sociétés, n'est pas la solution et qu'il semble évident que l'on doit passer à autre chose sans regret. Il ne s'agit pas de renier la dignité de la personne humaine mais de la resituer dans une compréhension de type écosystémique, dans lequel tout est lié. De même, il n'a pas été fait mention de l'interprétation fallacieuse de Genèse 1,28 qui consisterait à dire que l'être humain pourrait régner tyranniquement sur un monde à son service, existant parce qu'utile.

Grâce à Dieu, nous passons enfin à un autre type de discours. Il me semble que l'ensemble des réflexions d'hier nous amène à revisiter le thème de la dignité de la personne humaine en articulation avec sa vocation de gardien de la création, de « *berger de l'être* » pour reprendre une expression de saint Jean Paul II. Ne nous méprenons pas, je le répète ici, l'écologie intégrale est toujours bien un projet de respect de la dignité de la personne humaine et en particulier des plus pauvres puisque l'enjeu est désormais de respecter cette dignité en préservant les conditions même de possibilité d'une vie authentiquement humaine sur la terre, en habitant la terre comme une maison commune.

LE SALUT DE L'HUMANITÉ

Un deuxième point théologique a été brièvement soulevé, mais il est intéressant d'y revenir. Maxime de Rostolan a dit: « *Attention, il en va du salut de l'humanité.* » Il a un peu joué sur la rhétorique religieuse, sur le vocabulaire

théologique. J'imagine que le terme « salut » était employé à dessein pour provoquer notre fibre effectivement religieuse, mais de quel salut parlons-nous? Il s'agit de la survie de l'humanité dans des conditions d'habitation de la planète qui permettent non pas une simple survie mais une vie authentiquement humaine. Il n'y a pas à confondre salut de l'humanité au plan de l'histoire du Salut et la protection de l'humanité dans ses conditions d'habitation de la planète. De même, sauvegarde de la création n'est pas synonyme de salut. Je vous renvoie au livre publié par la CEF sur ce thème il y a quelques années.

BIOMIMÉTISME

Je voudrais aborder maintenant un thème théologique un peu plus touffu, lié à un thème récurrent dans les discussions: le biomimétisme en vue d'une éthique écologique et de la transformation des comportements.

En tant qu'ancien biologiste, je suis effectivement très intéressé par le biomimétisme. Je trouve que c'est une bonne idée de vouloir observer concrètement comment cela se passe chez les vivants pour mettre en œuvre des dispositifs, soit techniques soit d'organisation, respectueux du fonctionnement de la vie sur la terre. Simplement et évidemment, c'est dans ce sens que nos intervenants ont proposé le biomimétisme: en respectant le fonctionnement de la vie, on prend moins le risque de détruire nos conditions d'habitation. Or aujourd'hui, le biomimétisme n'est pas forcément utilisé uniquement dans ce sens. Vous avez peut-être entendu parler de la *blue economy*, « l'économie bleue », avec Gunter Pauli et aussi Idriss Aberkane, dont on trouve beaucoup de vidéo sur *YouTube*. Il y a cette idée que le biomimétisme est en fait la nouvelle vache à lait qui va nous permettre de garder les structures de fonctionnement de nos sociétés de production-consommation en déplaçant le problème. Notre société est basée sur la production-consommation de biens matériels qui sont en quantité limitée, et c'est cela qui pose problème dans l'exploitation des ressources de

la planète, qui crée la crise écologique et les problèmes sociaux. Déplaçons le problème et allons voir du côté du vivant: le vivant, c'est un stock infini de ressources en informations. On peut puiser dedans tant qu'on veut, cela s'épuisera jamais. La biodiversité est une vertu qu'il faut protéger absolument parce que toute espèce qui disparaît, c'est une source d'informations qui disparaît et donc la possibilité d'une application technique permettant de faire du bénéfice qui disparaît. On ne sort pas d'une représentation de la nature comme stock de ressources mais on la protège uniquement parce qu'on y trouve une utilité pour la vie humaine. Il faut bien distinguer les choses quand on parle de biomimétisme. C'est pour cela que je n'emploierai pas forcément ce terme pour ce qui concerne la permaculture ou l'idée de regarder les écosystèmes et leurs fonctionnements comme lieux d'orientation, points de repère pour nos modes de vie. Il faut également faire attention à ne pas retomber dans le piège de ce paradigme technocratique que le Pape dénonce dans *Laudato Si'*.

Le problème de théologie morale fondamentale qui se pose à moi ici est : la nature connue scientifiquement doit-elle être un point de repère pour l'élaboration de la vie éthique pour la poursuite de la vie bonne ? C'est une question théologique qui se pose depuis des décennies, voire des siècles chez les théologiens. Beaucoup de personnes ont dit des choses très intéressantes, sur lesquelles je suis très enthousiaste : il n'y a pas que la loi de la jungle, la loi du plus fort, il y a la loi de l'entraide, qui elle doit nous inspirer. Il y a ensuite la découverte que les écosystèmes sont porteurs d'une exemplarité qui devrait inspirer les modes de vie de notre humanité: le mutualisme, la symbiose, il n'y a pas que la compétition; les réseaux de champignon nous montrent qu'en fait on a inventé les allocations familiales et la sécurité sociale avant l'heure. La nature est un modèle d'organisation sociale. Il a été dit hier que nous devions tirer les leçons du vivant. Un évêque a déclaré solennellement pendant les ateliers que les forêts nous enseignent.

Mais on a aussi dit: attention, on ne doit pas tout imiter dans la nature. Au XIX^e siècle, le cousin de Darwin, Francis Galton, a créé la société américaine d'eugénisme. Il a pris modèle sur l'évolution, la compétition du vivant pour penser une société fondée sur la compétition et l'élimination des moins aptes. Historiquement, nous avons des signaux d'alarme pour nous dire de faire attention à notre rapport à la nature quand on veut transposer des fonctionnements naturels à des fonctionnements éthiques.

Pourtant, que fait le Pape dans *Laudato Si'*? «*Regardez les écosystèmes et comment ils fonctionnent, tout est lié.*» Si on ne respecte pas cela, on va à l'autodestruction. Prendre en compte que l'être est relié est une exigence éthique. En plus au niveau sociétal le Pape dit que tout est lié et que nous devons ainsi intégrer cette dimension de l'être réel dans notre vie sociale et dans notre vie éthique. La pensée de l'interaction, de l'interdépendance en écologie semble avoir, pour le pape François une dimension prescriptive ou en tout cas normative. Il s'appuie d'ailleurs sur la tradition biblique et théologique. Le livre de la Sagesse est une invitation à porter notre regard sur la nature pour découvrir la sagesse de Dieu inscrite dans la création et nous montrer comment cette sagesse doit nous inspirer. Les théologiens, les pères de l'Église et les théologiens médiévaux, saint Thomas d'Aquin en tête, pensent une organisation providentielle du monde: chaque créature existe dans un système ordonné à une fin, qui est pour nous la vision béatifique. Cet ordre providentiel témoigne d'une sagesse à laquelle nous devons nous conformer aussi.

En théologie et dans l'enseignement de l'Église, cela peut donner deux choses : *Humanae vitae* ou *Laudato Si'*. Quand on essaie de «biologiser» la loi naturelle pour dire qu'il faut se conformer aux cycles féminins, proscrire et condamner la contraception artificielle, cela crée des levées de boucliers extraordinaires. Mais quand le Pape dit qu'il faut faire cela

pour la protection de la planète, tout le monde applaudit. Je pose devant vous une tension que je ne sais pas résoudre, vous en faites ce que vous voulez, et qui est l'objet d'un séminaire de théologie morale fondamentale que j'anime en ce moment.

LA QUESTION DU PÉCHÉ ÉCOLOGIQUE

Cela a été évoqué à la fois dans les témoignages mais aussi dans les discussions que j'ai pu avoir hier. Des gens qui sont venus m'interpeler sur ce sujet. Raphaël a précisé que ce péché était une ré-intrusion du chaos dans le cosmos. Il a évoqué l'idée de Jean Bastaire, pour qui le consumérisme est l'ennemi direct de l'Évangile et qui était aveuglé là-dessus. Il y a un ordre de la chasteté à l'égard de toute chose, à l'égard de la création. Le pape François, dans *Laudato Si'*, reprend cette question à la suite du patriarche Bartholomée 1^{er}. Dans les textes et les délibérations du synode sur l'Amazonie, cette question est également venue. Je voudrais vous proposer une piste de réflexion par rapport à l'enjeu pastoral que cela pose : comment faire son examen de conscience maintenant ? Traditionnellement, nous faisons notre examen de conscience en nous posant la question des péchés par rapport à Dieu, par rapport à soi, par rapport aux autres. Vous repérez là le triangle évoqué tout à l'heure. Maintenant on a un tétraèdre, avec un quatrième pôle qui est le rapport à la création et aux créatures non humaines. Comment intégrer cela ? Il faudrait bien sûr distinguer péché personnel et péché structurel, mais on va voir que c'est quand même lié. Ce péché contre la création, en quelques mots, passe par une opposition au projet créateur et cela a pour moi cinq dimensions :

1. « *Tout est lié* » : le péché est ce qui délie et détruit les interactions d'interdépendance ; je rappelle que les interactions d'interdépendance en écologie, c'est ce qui fait vivre et exister.
2. Opposition à l'acte créateur lui-même et, puisque le Pape s'autorise à citer Teilhard de Chardin dans une encyclique, on peut le faire aussi dans cet hémicycle, créer c'est unir, unir c'est créer. La mise en interaction par l'énergie spirituelle de l'Esprit créateur, c'est contribuer à de la création et peut-être même à de la création continuée. Pour Teilhard, tout ce qui s'oppose ou tout ce qui défait ce travail, ce processus de création, est force d'opposition au projet créateur.
3. Cela a une application dans la biodiversité, dans la manière dont on traite la biodiversité, par exemple. Pour le pape François, qui reprend dans *Laudato Si'* saint Thomas d'Aquin et les médiévaux, quelle est la finalité de la création ? Réfléter la gloire de Dieu. Plus il y a d'êtres divers dans la création, plus la création reflète la gloire, la bonté, la perfection de Dieu. Ici, nous avons l'expression d'un péché possible : quand l'être humain érode la biodiversité, il contribue à diminuer l'expression de la gloire de Dieu dans la création.
4. L'enjeu de l'évangile de la création est de reconnaître la valeur propre et intrinsèque des créatures. On a oublié cela pendant trois siècles, tellement on a pensé que les créatures étaient uniquement faites pour notre utilité. Le pape François donne un éclairage en disant : regardez la création comme Dieu la regarde. C'est ce qui nous a été proposé hier soir dans la veillée de prière. Regardez la création comme Dieu la voit et vous verrez sa grande bonté qui définit une valeur propre et intrinsèque des créatures au côté de la dignité de la personne humaine. Quand cette valeur propre et intrinsèque est niée, on peut considérer qu'il y a un péché contre le Créateur.
5. Enfin, il y a la négation de la sagesse immanente du Créateur inscrite dans la création et en particulier son expression dans les fonctionnements écosystémiques. Je prends ici une position par rapport au poids théologique précédent. Effectivement, accueillir la sagesse du Créateur dans la création ou rejeter cette sagesse en faisant comme si

elle n'existait pas, c'est prendre le risque de se couper de Dieu, de son projet créateur. La pollution accomplit au moins l'un de ces quatre aspects. Plus, elle est à l'intérieur de ces cinq points. Cette question du péché invite à penser la question de la pénitence et de la repentance. Hier, un co-diocésain

faisait remarquer que c'était important à intégrer dans nos pratiques, notamment peut-être dans nos pratiques liturgiques: comment penser cette pénitence, notamment pendant nos fêtes de la création? Cela nous renvoie à un côté plus pastoral que je laisse à Elena. ■

LES ACTIONS DE L'ÉGLISE

INTERVENTION EN ASSEMBLÉE

PAR MME ELENA LASIDA

DIRECTRICE DU MASTER « ÉCONOMIE SOLIDAIRE ET LOGIQUES DE MARCHÉ » (ICP)
CHARGÉE DE MISSION « ÉCOLOGIE ET SOCIÉTÉ » À LA CEF

L'idée est de voir ce que l'on va faire ensemble au niveau de la pastorale et je reviens à cette idée de la pastorale de rencontre que j'ai évoquée au début. Pour moi, les trois mots ont été encore enrichis par la réflexion de Fabien : expérimenter une pastorale qui ose initier des processus sans connaître à l'avance le résultat, le but. Ce n'est pas une pastorale de l'encadrement ni une pastorale de la visite mais une pastorale qui initie des processus.

Cette pastorale de la rencontre serait aussi la pastorale de la communion, Fabien a parlé d'alliance, de maison commune, d'une pastorale qui fait plus attention aux liens qu'au nombre. En fait, nous sommes souvent très angoissés, en pastorale, par nos effectifs. Une pastorale qui fait place à la joie, à des expériences qui créent, qui construisent une culture de la joie et un lieu qui crée de l'espérance.

Je voudrais évoquer rapidement deux initiatives qui sont déjà en cours. La CEF et l'Église en France n'ont heureusement pas attendu les appels reçus hier pour déjà lancer quelque chose. Avec ce que nous avons vécu ensemble, cela prend une force très grande et ce sont des outils qui peuvent aider à aller plus loin dans ce qui va se poursuivre après cette rencontre.

DES RÉFÉRENTS

L'une de ces deux initiatives est l'appel aux évêques de nommer des référents diocésains à l'écologie intégrale. Aujourd'hui, il y en a une trentaine et plusieurs d'entre eux sont présents ici. L'idée n'était pas de créer une responsabilité en plus, d'avoir un secteur pastoral en plus, mais d'avoir des personnes qui puissent aider à voir comment l'écologie intégrale aujourd'hui est un lieu qui permet de rassembler, de coordonner, de renforcer ce qui se fait. Ce n'est pas une activité en plus.

Le référent à l'écologie intégrale, tel que nous essayons de le vivre, est avant tout un passeur, quelqu'un qui fait du lien entre les différentes activités, les différents secteurs de la pastorale. Je fais le lien avec un appel du pape François dans l'un des textes du synode sur l'Amazonie : *« Nous proposons de créer des ministères spéciaux pour le soin de la maison commune et la promotion de l'écologie intégrale au niveau paroissial et dans chaque juridiction ecclésiastique qui auront pour fonction entre autres, le soin du territoire et des eaux ainsi que la promotion de l'encyclique Laudato Si'.* » Il y a un appel à penser aujourd'hui des nouveaux ministères. Cette initiative encore en construction peut aider à aller plus loin.

LE LABEL ÉGLISE VERTE

Connu, je pense, de la plupart parmi vous, ce label Église verte n'est pas un label environnemental. Ce n'est pas un gadget pour les paroisses mais un outil pour se mettre en route, pour initier un processus de conversion écologique. Les expériences et les témoignages, que nous recevons aujourd'hui dans le cadre d'Église verte, donnent à voir qu'il ne s'agit pas simplement de trier les déchets dans la paroisse, de ne pas utiliser les gobelets en plastique. C'est quelque chose de beaucoup

plus fondamental: à travers ce souci de la création, on crée des liens nouveaux. Je donne juste un exemple: dans l'une des paroisses, il y avait un terrain abandonné. Un paysagiste de la paroisse a proposé que ce terrain puisse être travaillé avec les personnes sans domicile fixe du quartier qui n'étaient pas rejointes par la paroisse. Voilà un exemple très simple et très concret de lien entre la clameur des pauvres et la clameur de la terre, avec toute une symbolique: les gens considérés un peu comme des déchets humains apportent du beau à ce quartier, à la vie ensemble, à la vie en commun. ■

CONCLUSION

UNE ÉGLISE EN CONVERSION

DISCOURS DE CLÔTURE

PAR MGR ÉRIC DE MOULINS-BEAUFORT

ARCHEVÊQUE DE REIMS
PRÉSIDENT DE LA CONFÉRENCE DES ÉVÊQUES DE FRANCE

Mesdames et Messieurs,
chers frères et sœurs, chers amis,
chers frères dans l'épiscopat,

Le Conseil permanent de la Conférence des évêques a estimé qu'un discours de clôture permettrait de rendre compte à toutes celles et à tous ceux qui veulent bien s'y intéresser du déroulement et de l'issue des travaux de l'Assemblée des évêques. Nous avons bien travaillé; nous avons traité, selon des méthodes diverses, des sujets assez différents. Le moment est venu de ressaisir la matière de ces jours pour que les décisions prises soient mises en œuvre, les orientations décidées poursuivies et pour que l'élan de cette session retentisse dans la vie de nos diocèses.

CONVERSION

Une conviction nous habite: Jésus est venu pour tout bouleverser. Pas pour lancer la révolution mais pour faire toutes choses nouvelles. Les évêques se souviendront de l'interprétation qui leur a été proposée de la proclamation de Jonas. Ninive n'a pas été détruite; Ninive, cependant, a été bouleversée. Les Ninivites, leur roi en tête, ont choisi un autre bouleversement que la destruction, celui de la conversion qui fait passer d'une vie faite pour la mort à une vie qui ouvre à la vie plus grande. La litur-

gie nous a fait entendre mercredi l'appel du Seigneur Jésus: «*Si quelqu'un vient à moi sans me préférer à son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et sœurs, et même à sa propre vie, il ne peut être mon disciple*» (Lc 14, 26). Permettez-moi d'en proposer une interprétation personnelle: Jésus n'est pas venu pour conforter les institutions humaines, même les plus essentielles et les plus nobles; il est venu pour tout tirer à lui et tout faire déboucher en lui. Œuvrer pour lui et avec lui ne voudra par conséquent jamais dire reproduire ce qui existe déjà, le rendre plus fort, plus ferme, au risque que cela devienne écrasant. Toujours, la suite du Christ introduit un bouleversement, toujours elle nous emmène plus loin ou plus profondément que nous n'aurions pensé aller. Notre rôle, à nous évêques, n'est donc pas de préserver des structures, il est d'avancer vers le Royaume en nous laissant conduire par celui qui passe par la mort pour nous ouvrir la résurrection.

Ceci vaut pour l'Église elle-même. Nous ne sommes pas évêques pour maintenir une réalité appelée Église et qui serait au bout du compte autre chose que l'Épouse du Christ née de son côté transpercé. Nous sommes évêques, successeurs des apôtres, pour appeler à la suite du Christ et garantir qu'il est le Seigneur qui mérite d'être suivi. Par lui, en effet, grâce à lui, dans toute situation, même la

plus bloquée par la mort ou le péché, un chemin vers Dieu est ouvert qu'il vaut la peine de chercher et d'essayer de parcourir.

RENOUER LA RELATION AVEC LES VICTIMES D'ABUS SEXUELS

Dans le bouleversement de la conversion, nous devons commencer par nous-mêmes. Nous le faisons grâce aux personnes victimes. Ce qu'elles ont révélé des actes que s'étaient permis ou que se permettaient certains prêtres a mis à jour, selon la formule d'un évêque, «*une infection qui anémiait secrètement le corps de l'Église*». La parole des personnes victimes nous a fait découvrir une face sombre de la vie ecclésiale dont nous n'avions pas idée, mais cette ignorance ne suffit pas à tout excuser. Je veux en votre nom, chers frères évêques, remercier les personnes victimes qui accompagnent notre travail et ceux et celles avec qui elles sont en relation. Ces personnes nous aident à purifier notre Église, dans sa vie concrète, de ce qui n'aurait jamais dû y entrer. Nous recevons la révélation de ces agressions sexuelles et des abus de pouvoir qui les ont préparées comme un don de la miséricorde de Dieu et une action du Christ qui veut purifier son Église «*avec une eau pure, voulant se la présenter sainte, sans tache, sans aucune faute*».

Nous avons compris que les personnes victimes ne demandaient pas de compassion, ni de compensation de leurs souffrances. Elles veulent la vérité. Ce qu'elles nous racontent nous le fait comprendre: elles ont souffert et, souvent, elles souffrent encore des actes subis mais aussi du silence, de la cécité, de l'aveuglement qui a pu parfois être volontaire, de beaucoup autour d'eux, y compris dans la sphère ecclésiale et de la part des autorités de l'Église. Nous nous engageons à reprendre contact, chacun avec les personnes victimes que nous connaissons, pour leur manifester concrètement que nous reconnaissons la double cause de leurs souffrances, notamment en leur donnant la possibilité de recevoir une somme

d'argent forfaitaire et unique, pour les inviter à participer à notre effort pour garder la mémoire de ces faits et pour leur présenter ce que nous mettons en place en matière de prévention et de formation et en matière d'accompagnement des clercs coupables, afin que les faits affreux qu'elles ont subis ne se reproduisent plus. Nous sommes conscients qu'aucun dispositif ne peut rattraper ce qui s'est passé ni apaiser ce qui est vécu. Nous demandons avec humilité à essayer de renouer une relation.

Nous remercions les groupes de travail qui ont été mis en place avec l'aide de la Conférence des religieux et religieuses de France après les décisions prises en nos Assemblées respectives de novembre 2018. J'exprime ici publiquement au nom des évêques ma gratitude à l'égard des personnes victimes qui, en novembre dernier, puis en juin, en septembre et encore en octobre, et ici, ces derniers jours, ont accepté de venir aider notre Église. Nous sommes émus par leur fraternité maintenue et impressionnés par leur foi dans le Christ. Nous pensons à celles et ceux qui sont partis parce qu'ils ne pouvaient plus espérer trouver dans l'Église ni fraternité ni vérité. Nous voulons remercier aussi M. Sauvé et l'ensemble des membres de la Commission qu'il a constituée à notre demande. 2 800 personnes ont appelé cette commission, la CIASE, pour raconter ce qu'elles avaient subi. Nous sommes conscients que ce chiffre, déjà considérable, n'est pas le chiffre ultime des abus de ce type commis depuis les années 50 par des prêtres ou des religieux ou religieuses. Nous comprenons que raconter ce que l'on a subi enfant ou adolescent est douloureux et peut entraîner de grands troubles; nous demandons cependant humblement à celles et ceux qui pourraient témoigner de faits de ce genre de bien vouloir s'adresser à la CIASE puis, s'ils ne l'avaient pas fait encore ou si elles ne l'avaient pas fait encore, à leur évêque ou au supérieur majeur concerné. Nous voulons ne pas oublier les personnes qui se sont suicidées, ne parvenant pas à surmonter autrement les souffrances provoquées par ce qui avait été abîmé en elles.

SERVIR LE RENOUVELLEMENT DE L'ÉGLISE

Le Seigneur Jésus nous appelle à ce travail de vérité. Nous le devons à l'Église entière. Nous le devons à l'humanité. Nous le devons aux jeunes. L'Église doit regagner de la crédibilité pour faire entendre aux générations présentes et à venir que la sexualité est une chose redoutable sans doute mais belle et bonne aussi, humanisante, si on veut bien apprendre à ne pas s'en laisser posséder mais à l'intégrer patiemment dans la construction de sa personnalité pour devenir capable de relations fortes et durables et fécondes. Nous devons ce travail de vérité aussi aux prêtres de nos diocèses et aux autres prêtres, engagés pour suivre le Christ en servant son Église dans le célibat pour le Royaume. Ils apportent autour d'eux, nous en sommes témoins, de la paix, de la joie, de l'espérance. Les temps que nous vivons nous obligent à vivre une profonde transformation pastorale. Elle se joue différemment dans chaque diocèse mais elle est nécessaire partout. Elle nous offre l'opportunité d'un renouvellement de la relation pastorale des prêtres avec l'ensemble des baptisés: nous nous en réjouissons parce que nous pouvons y gagner d'être davantage fidèles au Christ. Configurés au Christ-Tête de son Corps, nous ne nous soucions pas de défendre quelque image que ce soit du sacerdoce, mais nous cherchons ensemble comment obéir au Christ et vivre en vérité l'autorité qu'il nous donne comme un service. Évêques, prêtres et diacres, ministres de l'Église, nous sommes conscients qu'il ne suffit pas de nous payer de mots en nous présentant comme des serviteurs ; nous devons apprendre chaque jour à l'être davantage en vérité.

Un grand travail est engagé dans l'Église entière, sous les deux mots de synodalité et de collégialité. Le pape François nous invite à mettre la synodalité en œuvre à tous les niveaux de la vie ecclésiale. Nous, évêques, nous réjouissons que les mouvements, associations, services et autres groupes liés à l'Église et en qui s'expri-

ment certains aspects de sa vitalité, apprennent à s'estimer et travaillent ensemble pour que leurs modes d'organisation, de décision, de contrôle, d'échanges évitent toute forme de confiscation du pouvoir et contribuent pleinement à édifier l'Église comme unité dans la diversité. Ils nous aident et nous aiderons ainsi à accomplir ce travail dans toutes les dimensions de la vie concrète de l'Église. Samedi, le Seigneur a proclamé pour nous: «*Détruisez ce sanctuaire et, en trois jours, je le rebâtirai*» (Jn 2, 19). Cette espérance est notre force, une grande promesse pour l'Église.

SYNODALITÉ ET COLLÉGIALITÉ

Vous qui écoutez ces réflexions, peut-être vous semblent-elles graves, voire presque lugubres. Sachez cependant que l'atmosphère de notre Assemblée a été plutôt à la joie. Si le bouleversement de la conversion fait toujours un peu peur, il rend aussi joyeux, puisqu'il ne s'agit pas de se laisser aller vers la mort mais vers une vie plus pleine en se laissant approcher davantage par le Seigneur qui vient et en allant vers lui d'un pas plus décidé. Un facteur de joie a d'ailleurs été la présence parmi nous, pendant deux jours, de deux bébés.

Nous avons en effet, commencé notre Assemblée par trente-six heures où chaque évêque était accompagné de deux invités de son diocèse. Ensemble, nous avons regardé en face ce que l'on peut appeler la contrainte écologique, la menace écologique, mais que nos intervenants nous ont aidé à voir plutôt comme l'opportunité écologique. Nous sommes heureux d'avoir vécu ainsi dans une collégialité plus forte avec le pape François dans la lumière de son encyclique *Laudato Si'* et dans une certaine forme de synodalité en travaillant avec des représentants de tout le peuple de Dieu. L'humanité prend conscience qu'elle doit changer de mode de vie. Nous, Occidentaux, réalisons que le mode de développement que nous avons construit depuis l'industrialisation mais plus encore depuis la

fin de la deuxième guerre mondiale a épuisé la planète. Il ne pourra certes pas être étendu à tous les peuples de la terre et il ne pourra durer très longtemps dans nos pays eux-mêmes. Le synode sur l'Amazonie attire l'attention de tous sur les grandes forêts qui ne pourront survivre que si tous les peuples transforment leurs modes de production et de consommation et sur les peuples qui les habitent.

OPPORTUNITÉ ÉCOLOGIQUE

Nous serions-nous convertis à la collapsologie? Non, assurément non, parce que notre foi nous fait résister à l'idée d'un destin inéluctable. Nous savons la force de la liberté. Mais il y a de l'irréversible, nous ne pouvons pas nous voiler la face et nous avons le devoir d'aider les fidèles et tous ceux qui veulent bien nous écouter à regarder la réalité en face.

Nos six intervenants ont tracé des chemins pour changer de mode de vie, de manière plus ou moins radicale, en nous assurant que le jeu en valait la chandelle, car ce changement ne nous permettrait pas seulement de survivre, il nous permettrait de vivre mieux, nous et des milliards d'autres avec nous. Je leur adresse ce matin un salut plein de gratitude. Chacun d'eux nous a parlé, à nous et à nos invités diocésains, selon ce qu'il était, en livrant beaucoup de lui-même. Ils nous ont fait entendre chacun un ton différent, une manière de voir le monde et de l'évoquer un peu ou davantage décalée de ce à quoi nous sommes habitués.

Les chiffres qu'ils ont donnés, les faits qu'ils ont décrits, nous les connaissions pour la plupart. Mais nous restons impressionnés par les conséquences qu'eux en ont tirées pour vivre d'une manière qui soit bénéfique pour la planète et pour l'ensemble de l'humanité. Ils nous ont fait sentir l'urgence des changements nécessaires aussi bien dans nos habitudes quotidiennes que dans les grandes orientations de nos sociétés. Ils nous ont per-

suaillés que la conversion méritait d'être vécue, même si l'humanité entière ne s'y engageait pas. Nous avons entendu des chrétiens encore jeunes, engagés dans la proclamation et le service de la foi, qui ont découvert l'urgence écologique comme un champ ouvert pour le Christ; nous avons entendu des jeunes qui ont été chrétiens et qui ont trouvé dans leur conversion écologique une cohérence de vie et une ouverture aux autres à vivre en actes, en se passant du Christ. Comment l'appel du Christ peut-il donner plus de vérité et de plus d'efficacité face à l'urgence de la « maison commune » qui se défait ?

Je voudrais, de manière tout à fait arbitraire et partielle, retenir trois pistes :

- Le déchirement intérieur que tous vivent entre les rôles d'individu qui doit se nourrir, se loger, se chauffer, s'habiller; de père ou mère de famille; de producteur de biens et de services; de consommateurs; d'actionnaire... qui veulent nécessairement avoir plus ou mieux en dépensant moins et qui voudraient bien réduire leur empreinte carbone ou tenir compte des conditions sociales de production et de vente de ce qu'ils achètent. Nous-mêmes, évêques, n'échappons pas aux injonctions contradictoires de ces rôles. La sobriété heureuse est un horizon qui peut facilement réjouir les disciples du Christ que nous sommes, mais la vivre réellement est exigeant. La notion de « péché écologique », suggérée au synode romain sur l'Amazonie, pourrait aider à vivre ce déchirement avec patience. Car reconnaître son péché est déjà en être sorti.
- La complexité de nos décisions les plus ordinaires: choisir sa source d'énergie, renoncer à un déplacement en raison de son coût en carbone, vérifier les produits chimiques utilisés pour fabriquer tel produit ou se renseigner sur les conditions sociales des ouvriers, s'inquiéter de la distance parcourue par tout objet que l'on achète ou que l'on commande, tout cela est possible, mais

compliqué. Comment trouverons-nous le temps de nécessaire à une telle attention? Comment entraîner les fidèles dans de telles attitudes? La responsabilité dans l'acte de consommation à laquelle appelait le pape Benoît XVI dans l'encyclique *Caritas in Veritate* est une belle exigence, la mettre en œuvre requiert de se dégager de la fascination pour la consommation facile de nos sociétés de surabondance. N'oublions pas que tel de nos intervenants nous a assuré que les personnes en situation de précarité étaient des experts en matière de recyclage et de sobriété. L'extension de la notion de «prochain» à tous ceux qui sont impactés par nos choix économiques pourrait être stimulante. Nous n'oublierons pas les visages aperçus lors de la veillée de samedi des habitants de pays variés évoquant les conséquences sur eux des transformations climatiques. Pourrons-nous longtemps supporter que le mode de vie d'un Français pèse quatre fois plus sur la planète que celui d'un Indien et sept fois plus que celui d'un Haïtien? Choisir ou renoncer par amour pour un prochain, même lointain géographiquement, est plus réjouissant que le faire pour réduire son empreinte carbone.

- Tout le monde ne peut pas habiter la campagne pour s'installer comme maraîcher. On nous a dit aussi qu'il faudrait sans doute se décider à privilégier le logement collectif, en hauteur, pour dégager des terres naturelles et limiter les besoins de déplacements. Une économie qui ne serait plus une économie de la quantité des produits mais de la qualité des liens peut éclairer le sens de la vie, même en ville. L'urbanité est une vertu citadine, a pu dire l'un d'entre nous. La fraternité chrétienne trouve là un encouragement puissant. Elle ne serait plus un perfectionnement de la vie spirituelle à l'usage de ceux et celles qui en veulent davantage, mais la condition d'une vie qui ne soit pas seulement une survie : moins de biens et plus de liens, avons-nous entendu.

POUR SUIVRE LE TRAVAIL

Qu'allons-nous faire maintenant? Rentrer dans nos diocèses, retrouver nos deux invités, rendre compte de ce que nous avons vécu. À qui raconterons-nous cette expérience et comment le ferons-nous? Comment mettrons-nous en œuvre les «petits pas» que nous avons repérés mercredi matin et offerts pendant la Messe? Dans nos diocèses, dans nos régions, des personnes engagées sur le modèle de nos six intervenants existent. Des pans entiers de nos sociétés se remettent en cause et bougent, ils ne nous ont pas attendus. Industriels, agriculteurs, maires des villages comme des métropoles, enseignants... tous, à de degrés divers selon les rôles sociaux occupés, font des choix précis. A nous d'aller les rencontrer, les interroger, les écouter. Nous avons acquis quelques clefs pour le faire et peut-être une stimulation renouvelée. Le fruit de ces rencontres devra enrichir nos prochaines Assemblées. L'évaluation faite ensemble samedi et celle que nos invités renverront permettront au conseil permanent de préparer la suite la mieux adaptée.

Nous avons compris que les petits pas étaient nécessaires mais qu'il fallait aussi des décisions structurelles. Permettez-moi de désigner deux voies :

- Les agriculteurs de notre pays ont, après la deuxième guerre mondiale, construit une agriculture utilisant toutes les ressources de la chimie et du machinisme, ce qui a permis à nos pays d'oublier la disette et de vivre dans la sécurité alimentaire et même dans l'abondance. Beaucoup de ces agriculteurs étaient des catholiques qui ont trouvé dans les structures des mouvements ecclésiaux des lieux de réflexion, de formation, de décision. Beaucoup, catholiques ou non, de ceux qui ont construit cette agriculture moderne l'ont fait avec abnégation, dévouement, attention aux plus faibles d'entre eux, de manière solidaire, avec une forte conscience de leur devoir de nourrir l'humanité entière

et donc avec souvent une attention à la coopération internationale. soixante-dix ans après, les fondements de ce système agricole et agro-alimentaire sont remis en cause. Des décisions qui paraissent il y a peu de bon sens économique suscitent brusquement la réprobation. Nous voulons leur dire notre estime et nos encouragements. Les agriculteurs d'aujourd'hui sont prêts à d'immenses mutations dans leurs pratiques. Certains se lancent, d'autres résistent ; ils ont besoin de se sentir estimés, ils ont besoin de trouver des conseillers sûrs et désintéressés ; leurs intérêts sont parfois divergents ; ils ont besoin de se parler, de se comprendre et de trouver l'énergie de s'entraider. Notre rassemblement *Terre d'espérance* voudrait être une contribution à ce renouvellement de la vie du monde rural qui devrait servir bien au-delà.

- Une question s'impose à nous comme à notre société entière : après la deuxième guerre mondiale, nos pays ont voulu mener la reconstruction en servant le plus possible la paix et la justice. Comment se fait-il que nous aboutissions à un monde qui paraît bloqué, qui marche vers l'abîme, où beaucoup souffrent d'un fossé croissant entre leur activité et l'urgence du monde ? Le 9 novembre nous a fait nous souvenir de la chute du mur de Berlin. Là encore : où sont passées les forces spirituelles qui ont conduit à l'écroulement, de l'intérieur, du système soviétique ? Ont-elles été toutes absorbées dans le consumérisme universel, par lequel tout être humain se trouve mê surtout par des frustrations que le système suscite en promettant de les combler ? Il semble qu'une phase de l'histoire du monde touche à sa fin. Comment le monde relèvera-t-il le défi ? D'où viendront les forces pour relancer un monde où tous pourraient vivre de manière juste ? L'avènement du numérique n'y suffit visiblement pas.

Au moins autant que d'autres traditions spirituelles, nous avons des trésors de contempla-

tion, de silence à partager, une manière d'ascèse joyeuse qui reconnaît en tout bien, même minime, un don de haute densité. Nous pouvons offrir des expériences de fraternité qui apportent plus de joie que toutes les richesses, nous le savons bien, nous l'avons encore goûté ici, avec nos invités puis entre nous, et toute famille chrétienne, tout fidèle un peu engagé dans sa paroisse ou dans un mouvement le sait bien. La transformation des rapports pastoraux que nous avons à vivre doit permettre de faire de cette expérience fraternelle le cœur de l'expérience chrétienne.

Les évêques ont insisté, dans leur évaluation, sur la nécessité d'une élaboration théologique solide. Elena Lasida et Fabien Revol en ont courageusement posé les linéaments pour nous. En explorant le monde sous la contrainte ou l'opportunité écologique, nous ne doutons pas d'apprendre à connaître le Christ notre Seigneur davantage. Là encore, sa parole retentit : « *Détruisez ce sanctuaire et, en trois jours, je le rebâtirai... Il parlait du sanctuaire de son corps* » (Jn 2, 19.21). Précisément, il a pris une humanité complète, il a vécu l'expérience corporelle complète de se tenir dans notre cosmos, d'y reconnaître le don du Père, d'aller vers les autres en son corps pour les rencontrer, partager le repas, travailler, marcher avec eux. Il a goûté la pluie et le vent et le soleil et les parfums de sa terre et la presse de Jérusalem les jours de grande fête. Dans son Eucharistie, dans le très peu de matière prélevée pour ce sacrifice, il se donne tout entier. Mieux encore, *Omne delectamentum in se habentem*, « *il contient en lui tous les délices* ». De lui, mieux que de tout autre, nous pouvons apprendre la loi du monde nouveau : le peu donne la totalité. Au congrès eucharistique de Cebù, plusieurs conférenciers avaient médité le fait que le pain et le vin ne sortent pas de terre tout faits mais sont des produits du génie humain et qu'ils sont aujourd'hui l'aboutissement de processus complexes dont nous pouvons nous demander s'ils sont toujours justes et bienvenus. Le congrès eucharistique de Budapest aidera peut-être à approfondir la lumière écologique que contient l'Eucharistie.

ÉCOLOGIE INTÉGRALE

Voilà qui offre une manière d'exprimer l'inquiétude que suscite en nous la loi en préparation en matière de bioéthique. Au moment où l'on remet en question la technicisation de l'agriculture et même des transports, comment peut-on croire et pourquoi veut-on faire croire qu'il serait équivalent qu'un enfant soit conçu dans l'union corporelle d'un homme et d'une femme qui ont choisi de se donner l'un à l'autre et de créer un foyer où le monde est un peu apaisé ou dans une éprouvette, au prix d'opérations de haute technicité, toujours risquées et au prix de l'élargissement constant des conditions d'expérimentations sur des embryons qui sont des «petits d'hommes»? Comment peut-on croire et pourquoi veut-on faire croire qu'accumuler des filiations les unes sur les autres, déconnectées du rapport au corps, serait un progrès, une source de libération? Car on entend cela pour justifier les décisions qui se préparent. La vérité est que, le voulant ou ne le voulant pas, on prépare un vaste marché de la procréation. Ce marché existe déjà. Lui ouvrir la porte, c'est y céder. Nous savons bien que certains de nos concitoyens, même catholiques, voient avant tout le soulagement apporté à une souffrance. Mais il ne s'agit pas ici d'un jugement sur des cas personnels mais d'un discernement sur un fait nécessairement social. Nous encourageons celles et ceux de nos concitoyens qui voient le danger que nos sociétés courent à faire connaître leur inquiétude en se manifestant selon les modes qui leur sont possibles et aussi en la partageant paisiblement, patiemment, avec leur entourage. Nous voulons redire ici la beauté de l'engendrement humain, la joie de l'enfant reçu comme un don et jamais réclamé comme un droit, un don que les époux se font l'un à l'autre et qu'ils reçoivent de Dieu. Nous voulons aussi redire que la fécondité d'une vie peut s'exprimer de bien d'autres manières que dans l'engendrement d'enfants. Peut-être l'émerveillement devant la nature et le respect des liaisons qui la constituent peuvent-ils être un chemin pour que nos contemporains découvrent la beauté

de leur corps et de leur être et en acceptent les limites joyeusement, tout en les transcendant dans le service mutuel et la fraternité. L'écologie intégrale concerne l'être humain, à qui il est donné de voir le cosmos comme un tout afin qu'il en soit le gardien.

DÉPASSER LES CRISPATIONS SOCIALES

Avant que nous n'arrivions à Lourdes, notre pays avait vécu un épisode de plus de crispations autour des foulards portés par des femmes musulmanes. Le point est délicat car nos concitoyens sont sensibles sur ce sujet. Ils craignent les faits de radicalisation, et nous savons qu'ils ne manquent pas. L'État se doit de garantir l'ordre et la sécurité de tous. Il faut cependant reconnaître que nombre de nos concitoyens d'origine nord-africaine ou sub-sahélienne ont quelques raisons de ne pas faire entière confiance à notre fraternité française. Nous savons pourtant que beaucoup sont désireux de trouver leur place dans notre société française. Il vaudrait la peine de savoir ce que les femmes qui choisissent de porter un foulard ont en tête, plutôt que leur prêter des intentions. Les polémiques sur ce thème favorisent les replis des citoyens, chacun sur sa communauté d'origine plus ou moins identifiée. Notre société française et européenne est une société du vis-à-vis, où chacun voit le visage de l'autre et laisse voir le sien. La différence est grande entre un voile qui cache le visage en tout ou partie et un foulard qui l'encadre. Des catholiques sont engagés dans l'amitié et l'action avec des hommes et des femmes musulmanes. Nous pourrions souhaiter qu'il y ait davantage de rencontres entre des familles musulmanes et des familles chrétiennes. Car la liberté chrétienne, la liberté en vue du bien, qui n'a pas besoin de se protéger du regard des autres, pourrait être un formidable soutien pour les personnes musulmanes qui voudraient avancer dans la fraternité.

Le gouvernement a, d'autre part, annoncé un certain nombre de mesures à propos de

l'immigration. L'immigration inquiète fortement une grande partie de la population française. Beaucoup redoutent les changements que connaît ou pourrait connaître notre pays dans son équilibre démographique et dans sa culture. Mais, à ce sujet aussi, il est vain de se leurrer. Il ne faut pas tromper nos concitoyens : nous n'avons pas fini de voir arriver des migrants. Les bouleversements de nos sociétés seront grands, nous pouvons choisir de les rendre positifs. Nous voulons rendre hommage à celles et ceux qui œuvrent, sans idéologie, seuls ou dans des associations catholiques ou chrétiennes ou non, pour tempérer les duretés de l'exil et compenser au moins un peu les aspérités de notre système d'accueil.

Le gouvernement a annoncé qu'il allait réduire le montant des taxes prélevées sur les personnes migrantes au moment de leur donner des papiers. C'était une demande de nos associations. Nous saluons volontiers cette décision. En revanche, on peut s'étonner de la fixation de quotas qui donnent l'impression que notre pays va aller prélever dans les autres les forces vives dont il a besoin. Sans doute, ces quotas permettront-ils de régulariser quelques-unes des personnes migrantes déjà arrivées chez nous. En votre nom, je me permets d'espérer une politique plus claire et plus réaliste. Puisque l'afflux des Géorgiens pour se faire soigner et celui des Albanais fuyant la vengeance privée dans leur pays saturent nos dispositifs, souhaitons que, lorsque l'Union européenne aura fini d'user son énergie à gérer le Brexit, elle pourra chercher comment aider la Géorgie à se doter d'un système hospitalier digne de ce nom et l'Albanie d'une justice crédible. Mais alors, nous citoyens européens, sommes-nous prêts à ce que l'Union européenne consacre des forces et des moyens à de tels objectifs et ces deux pays, la Géorgie et l'Albanie, peuvent-ils avoir des autorités publiques crédibles, capables de profiter de l'aide que l'Union européenne pourrait leur apporter ?

Demain, nous participerons aux cérémonies du souvenir de la fin de la première guerre mondiale. Beaucoup parmi nous célébreront des messes à l'intention des victimes des guerres et pour demander la paix. Notre pays rendra hommage aussi à ses soldats morts ces dernières années, dans des combats hors du sol national. Nous les prenons dans notre prière et nous confions aussi leurs familles à Marie, Notre-Dame de Lourdes. Nous pensons à tous les pays déstabilisés en ce moment. Nous avons été impressionnés par le récit des manifestations pacifiques et dignes qui rythment la vie de l'Algérie depuis le 22 février dernier ; nous avons suivi avec attention la mobilisation des citoyens au Liban ; nous n'oublions pas l'Ukraine et la guerre qui se poursuit, peut-être en changeant d'intensité, dans l'Est du pays. La culture de la paix est toujours à construire.

LA LUMIÈRE DE L'AVENT

Déjà, dans nos villes et peut-être nos villages brilleront les décorations de Noël : tant est grand le besoin de vendre et d'acheter. En l'enfant de Bethléem, Dieu renouvelle son alliance avec l'humanité entière. Celui-là, cet Enfant-là, ce Jésus, il vaut la peine de tout quitter pour le suivre. Nous rendons grâce à Dieu pour celles et ceux qui demanderont à devenir chrétiens. Nous rendons grâce à Dieu pour les vocations qu'il suscite et nous prions pour que des jeunes hommes répondent à son appel pour le service des mystères du salut, que des jeunes hommes et des jeunes femmes s'engagent par la consécration de leur vie au Seigneur qui vient jusqu'à nous. Le temps de l'Avent nous promet que la longue histoire de l'humanité débouche dans la communion avec Dieu. Il vient faire toutes choses nouvelles. « *Le Royaume de Dieu est tout proche.* » C'est la bonne nouvelle que nous avons à porter, avec foi et avec espérance. Elle mérite l'engagement de notre vie entière. C'est notre joie. ■

